
THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 · 1878

TH. DOSTOÏEVSKY

CELLE D'UN AUTRE

TRADUIT DU RUSSE

PAR

E. HALPÉRINE-KAMINSKY ET CH. MORICE

Deuxième Édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

LA FEMME D'UN AUTRE

I

— Permettez-moi, monsieur, de vous demander...

Le passant tressaillit et, quelque peu effrayé, considéra le personnage à grande pelisse qui lui adressait ainsi la parole à brûle-pourpoint, vers huit heures du soir, au milieu de la rue (lieu et heure, — on le sait assez! — où un individu abordé à l'improviste par un Pétersbourgeois a tout droit de s'effrayer).

Donc, le passant tressaillit et s'effraya.

— Pardonnez-moi de vous déranger, reprit le monsieur à la pelisse, mais je... je... je ne sais... Vous voudrez bien m'excuser, vous voyez dans quel état je suis!...

Le jeune homme au paletot remarqua seulement alors que le monsieur à la pelisse était en proie à un trouble extrême. Pâle, défiguré, la voix tremblante, il n'avait évidemment pas la pleine possession de ses facultés : la parole lui manquait, on voyait qu'il souffrait beaucoup d'être obligé d'adresser une prière à un individu qui appartenait peut-être à une classe inférieure de la société. D'ailleurs, ces manières étaient, certes, de la dernière inconvenance de la part d'un homme vêtu d'une pelisse si confortable, d'un frac si à la mode, un frac d'un vert sombre si distingué, un frac chamarré de décora-

tions si significatives! Visiblement impressionné par ces considérations, le monsieur à la pelisse s'efforça de maîtriser son émotion et de donner un dénoûment convenable à la désagréable scène qu'il avait lui-même provoquée.

— Pardonnez-moi, je n'ai pas toute ma présence d'esprit, mais vous ne me connaissez pas... Je regrette de vous avoir dérangé, j'ai changé d'intention...

Il souleva poliment son chapeau et s'éloigna.

— Mais faites donc!

L'inconnu disparut dans l'obscurité, laissant très-étonné le jeune homme au paletot.

— Quel singulier individu! pensait-il.

Puis, après s'être suffisamment émerveillé, il se rappela ce qu'il avait à faire et se reprit à arpenter le trottoir en sur-

veillant attentivement la porte d'une grande maison à plusieurs étages. Le brouillard commençait à tomber, et le jeune homme s'en réjouissait, car, à la faveur du brouillard, il passerait inaperçu (personne d'ailleurs ne pouvait remarquer sa promenade obstinée, personne, sauf un indifférent cocher resté là, toute la journée, sur son siége).

— Pardonnez...

Le passant tressaillit de nouveau : c'était encore le monsieur à la pelisse.

— Excusez mes importunités... Vous êtes probablement noble? Mais ne me jugez pas trop strictement d'après le code des usages mondains... Eh! qu'est-ce que je vous dis là?... Concevez-vous qu'un homme...? Monsieur, vous voyez un homme qui a une prière à vous adresser...

— Si je puis... Que désirez-vous?

— Peut-être pensez-vous déjà que je vais vous demander de l'argent? dit l'homme mystérieux en pâlissant tout à coup et en tordant ses lèvres dans un rire hystérique.

— Que dites-vous là?

— Non, je vois que je vous suis désagréable. Pardonnez-moi, je le suis à moi-même. Vous me voyez très-agité, presque affolé, mais n'allez pas en conclure...

— Au fait! au fait! interrompit le jeune homme impatienté, tout en hochant la tête pour encourager son bizarre interlocuteur.

— Bon! voilà que vous, un jeune homme, vous me rappelez au fait comme si j'étais un petit garçon négligent. Vraiment, il faut que j'aie perdu l'esprit... Qu'en dites-vous? Suis-je assez humilié? Répondez franchement.

Le jeune homme paraissait embarrassé, il ne répondit pas. L'homme à la pelisse prit enfin un parti :

— Permettez-moi, dit-il d'un ton décidé, de vous demander si vous n'avez pas vu une certaine dame. C'est là toute ma prière.

— Une dame?

— Oui, une certaine dame.

— Si j'ai vu... Mais il en passe tant!...

— C'est cela, reprit l'original avec un sourire amer, je divague! Allons, ce n'est pas cela que je voulais vous demander; je voulais dire : N'avez-vous pas remarqué une certaine dame, vêtue d'un manteau fourré de renard, avec une capote en velours sombre et une voilette noire?

— Non, je n'ai rien vu de tel, il ne me semble pas.

— Ah! Alors, excusez!

Le jeune homme ouvrait la bouche pour parler encore, mais le monsieur à la pelisse était déjà parti, laissant de nouveau son interlocuteur stupéfait.

— Que le diable l'emporte! pensa le jeune homme au paletot, visiblement contrarié.

Il releva avec dépit son col en castor et se remit à marcher à pas lents devant la porte de la maison aux nombreux étages.

— Pourquoi donc ne sort-elle pas? grommelait-il, il va être huit heures!

L'horloge sonna huit heures.

— Allons! que tout aille au diable, à la fin!

— Pardonnez...

— Pardonnez-moi vous-même de vous avoir ainsi... Mais vous vous êtes si vio-

lemment jeté dans mes jambes que vous m'avez fait peur.

— Je viens encore à vous. Certes, je dois vous paraître très-remuant et un peu étrange.

— Laissez donc! seulement expliquez-vous plus vite, j'ignore encore ce que vous voulez.

— Êtes-vous pressé? Soyez tranquille, je vous parlerai franchement et sans phrases. Mais qu'y faire? Les circonstances heurtent parfois les gens les uns contre les autres sans égards pour la différence des caractères... Vous êtes impatient, jeune homme... Eh bien! donc... Du reste, je ne sais comment m'expliquer... Je cherche une dame (je suis décidé à tout vous dire). Il faut que je sache d'une façon précise où est allée cette dame. Mais je ne dois pas vous dire son nom, jeune homme.

— Allons, allons, ensuite!

— Ensuite? Quel ton vous prenez avec moi! Peut-être vous ai-je offensé en vous appelant jeune homme? Ce n'était pas mon intention... En un mot, voulez-vous me rendre un grand service? C'est une certaine dame... c'est-à-dire... je veux dire une femme comme il faut, d'une excellente famille de mes connaissances... Je suis chargé... Mais soyez sûr que, moi-même, je n'ai pas de famille...

— Eh bien? eh bien?

— Comprenez la situation, jeune homme... Ah, pardon! je vous ai encore appelé jeune homme!... Chaque instant est précieux... — Imaginez-vous que cette dame... Mais ne pourriez-vous me dire qui habite dans cette maison?

— Beaucoup de monde.

— Oui... C'est-à-dire... Vous avez par-

faitement raison, reprit le monsieur à la pelisse en souriant par politesse. Je sais bien que je divague un peu; mais pourquoi le prenez-vous avec moi sur ce ton? Voyez, je vous avoue moi-même que je divague, et si vous avez de la fierté naturelle, vous aurez déjà remarqué mon humiliation... Je dis donc une dame d'une parfaite conduite, mais légère... Bon! vous voyez que je n'y suis pas. On dirait que je fais de la littérature, car n'a-t-on pas inventé récemment que Paul de Kock est léger, tandis qu'au contraire tout le malheur de Paul de Kock... Voilà!

Le jeune homme regarda avec pitié le monsieur à la pelisse, — un fou décidément.

Avec un sourire vague, sans parler, il saisit d'une main tremblante le jeune

homme par le collet de son paletot. Le jeune homme recula un peu.

— Vous demandez donc qui demeure ici?

— Oui, et vous m'avez dit : beaucoup de monde.

— Je sais qu'une certaine Sofia Ostafievna y habite, reprit le jeune homme à voix basse et même avec une sorte de compassion.

— Voyez! voyez! vous savez quelque chose, jeune homme!

— Moi? rien, je vous assure, rien du tout... J'ai seulement jugé à votre trouble que...

— J'ai appris de la cuisinière qu'*elle* vient ici. Seulement vous n'y êtes pas; ce n'est pas chez Sofia Ostafievna, elle ne la connaît pas.

— Non? Alors je me trompe.

— Évidemment, cela ne vous intéresse pas, jeune homme, reprit l'original en donnant à son ton une extraordinaire ironie.

— Écoutez, dit le jeune homme avec un certain embarras. A vrai dire, j'ignore votre situation réelle, mais il est probable que vous êtes... *trompé,* avouez-le.

Le jeune homme souriait malicieusement.

— Au moins ainsi nous comprendrons-nous, ajouta-t-il (et toute sa personne laissa voir l'intention de faire un léger hochement de tête).

— Vous m'avez tué! Mais je vous l'avoue franchement, c'est bien cela... Eh! à qui cela n'arrive-t-il pas? Je suis profondément touché de votre sympathie. Convenez qu'entre jeunes gens... Quoique je ne sois plus jeune... Mais vous savez,

l'habitude, la vie de garçon... Convenez qu'entre garçons c'est commun

— Oui, oui, c'est commun, c'est commun. Mais en quoi puis-je vous être utile?

— Voici : avouez que votre Sofia Ostafievna... D'ailleurs, je ne sais pas encore d'une façon précise où est allée cette dame. Je sais seulement qu'elle est dans cette maison. Vous voyant vous promener ici, comme je me promenais de l'autre côté, j'ai pensé... Je sais qu'elle est ici, je voudrais la voir et lui expliquer qu'il est inconvenant... En un mot... Vous me comprenez ?...

— Hum! Et puis?

— Ce n'est pas pour moi que j'agis, n'allez pas le penser. C'est la femme d'un autre. Le mari habite là-bas, sur le pont de Voznessensky; il veut la prendre en flagrant délit, mais il ne s'y décide pas; il

croit encore à la fidélité de sa femme, comme tous les maris... (Ici, le monsieur à la pelisse s'efforça de sourire.) Mais je suis son ami. Je suis un homme considérable, vous le voyez, et je ne puis pas être celui pour lequel vous me prenez.

— Certainement, eh bien? eh bien?

— Donc, je la surveille. Il m'a donné cette mission — (le pauvre mari!). Mais la dame est fine!... Toujours un volume de Paul de Kock sous son oreiller... Elle va se faufiler sans qu'on la voie. Je sais par la cuisinière qu'elle vient ici. Je me suis aussitôt précipité, car je veux la surprendre, je la soupçonne depuis longtemps... Par conséquent, je vous prie, vous qui vous promenez ici, de vous... Mais je ne sais...

— De grâce, continuez; que voulez-vous dire?

— Voilà... Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je n'ose, dans ces conditions, commettre l'indiscrétion de vous questionner. Permettez-moi donc de faire votre connaissance... C'est une très-agréable rencontre...

Et tout tremblant, le monsieur tendit avec effusion la main au jeune homme.

— J'aurais dû commencer par là, ajouta-t-il, mais j'avais perdu le sentiment des convenances.

Il ne pouvait tenir en place, tournait de tous les côtés la tête avec inquiétude, et à chaque instant saisissait le jeune homme par son paletot, comme un homme qui se noie s'accroche aux herbes de la rive.

—Voyez-vous, continua-t-il, je m'adresse à vous en ami... Pardonnez-moi cette familiarité... J'allais vous demander de vou-

loir bien vous promener de l'autre côté, du côté de la ruelle, du côté de la sortie de derrière. De cette façon, comme moi je me promènerais devant l'entrée principale, nous formerions à nous deux la lettre П, et *elle* ne pourrait nous échapper. Or, voilà ce que je crains par-dessus tout, ce que je ne veux pour rien au monde, c'est qu'elle nous échappe. Dès que vous la verrez, vous l'arrêterez et vous m'appellerez... Fou que je suis! Je ne vois que maintenant toute l'inconvenance de ma proposition!...

— Mais non! Pourquoi pas? Laissez donc!

— Ne m'excusez pas, je suis fou, je m'égare. Jamais je n'ai été aussi troublé; je ne le serais pas davantage si l'on me mettait en jugement. Je vous avoue même, — je serai noble et franc avec vous, jeune

homme... — je vous avoue qu'un instant je vous avais pris pour l'amant.

— C'est-à-dire que vous voudriez savoir ce que je fais ici.

— Noble garçon! Cher monsieur!... Maintenant je suis loin de croire que vous puissiez être l'amant; je ne vous ferai pas un tel outrage, mais... mais me donnez-vous votre parole d'honneur que vous n'êtes pas l'amant?

— Eh bien, je vous donne ma parole d'honneur que je suis l'amant, — mais pas de votre femme : car, si j'étais son amant, au lieu d'être à présent dans la rue, je serais avec elle.

— De ma femme? Qui vous a dit, jeune homme, que ce soit ma femme? Je suis garçon! C'est moi-même qui suis l'amant...

— N'avez-vous pas dit que le mari demeure sur le pont de Voznessensky?

— Certes, certes... Je divague!... Mais il y a d'autres liens, et convenez, jeune homme, qu'une certaine légèreté de caractère... c'est-à-dire...

— Oui, oui, c'est bien.

— En d'autres termes, je ne suis pas du tout le mari.

— C'est à merveille; mais à vous parler franchement, je voudrais retirer de la peine que j'ai prise de vous rassurer le bénéfice de me tranquilliser moi-même. Je ne vous cache donc rien : vous me gênez. Je vous promets de vous appeler, mais je vous en prie, laissez-moi la place libre, éloignez-vous; j'attends une dame, moi aussi.

— Faites donc! faites donc! Je m'en vais, je comprends si bien l'impatience passionnée de votre cœur!... Ah! ah! je connais cela, jeune homme! et maintenant je vous comprends.

— Merci.

— Au revoir!... Ah! pardon, jeune homme, un dernier mot... Je vais encore... Je ne sais comment vous... Donnez-moi votre parole d'honneur que vous n'êtes pas l'amant?

— Ah, Dieu!

— Une question, pour en finir. Savez-vous le nom du mari de votre... c'est-à-dire de celle qui constitue... enfin de votre « objet »?

— Sans doute, je le sais. Ce n'est pas votre nom, voilà tout.

— Et comment savez-vous mon nom?

— Écoutez, allez-vous-en! Vous perdez votre temps, elle a pu s'échapper mille fois... Que voulez-vous de plus? La vôtre porte un manteau de renard et une capote? Eh bien, la mienne porte un manteau à carreaux et un chapeau bleu en

velours. Que voulez-vous de plus? Que-vou-lez-vous-de-plus?

— Un chapeau bleu en velours?... Mais elle aussi a un manteau à carreaux et un chapeau bleu! s'écria l'homme obstiné qui, dès lors, parut prendre le parti de ne s'en aller plus jamais.

— Que diable! c'est une coïncidence très-banale... Et d'ailleurs la personne que j'attends n'est pas là.

— Et où est-elle donc?

— Vous voulez le savoir? Qu'est-ce que cela vous fait?

— Je vous l'avoue, c'est toujours le même motif...

— Fi! mon Dieu! N'avez-vous pas honte? Eh bien! la mienne a des connaissances ici au troisième étage sur la rue. Faut-il appeler les gens? Quoi?

— Seigneur!... Mais moi aussi j'ai des

connaissances dans cette maison au troisième étage sur la rue. Le général...

— Le général?

— Oui, le général. Je vous dirai même son nom : le général Polovitsine.

— (Bon! quelle affaire!) Non, ce n'est pas celui-là. (Que le diable l'emporte!)

— Ce n'est pas celui-là?

— Non.

Tous deux se turent et se regardèrent avec stupéfaction, immobiles.

Bientôt le monsieur recommença à s'agiter.

— Moi, je vous l'avoue...

— Non, maintenant, permettez : vous allez parler plus clairement, l'affaire nous intéresse tous deux. Expliquez-moi quelles personnes vous avez là.

— C'est-à-dire quelles connaissances?

— Oui, quelles connaissances.



— Eh bien! vous voyez, vous voyez! Je lis dans vos yeux que j'ai deviné!...

— Que diable! Mais non. Que diable! Êtes-vous aveugle? Ne voyez-vous pas que je suis devant vous, que par conséquent je ne suis pas avec elle?... D'ailleurs, ça m'est égal; parlez, taisez-vous, faites comme il vous plaira.

Et le jeune homme, furieux, pirouetta sur ses talons en faisant un geste d'indifférence.

— Écoutez, je vous conterai tout. Notez d'abord que la jeune femme venait ici toute seule : elle est parente avec les Polovitsine. Pour moi, je n'avais aucun soupçon. Mais hier je rencontre le général, et j'apprends de lui qu'il a déménagé depuis trois semaines déjà. Or, ma femme... c'est-à-dire pas la mienne, celle d'un autre (sur le pont de Voznessensky), la dame

donc prétendait être allée chez lui avant-hier encore, dans cette maison... et je tiens de la cuisinière que l'appartement de Son Excellence est loué à un jeune homme nommé Bobinitsine.

— Ah diable! ah diable!

— Monsieur, je suis terrifié; vous me comprenez; je suis *tout peur*.

— Et qu'est-ce que cela me fait que vous soyez tout peur! — Ah! je vois quelque chose là.

— Où? où? Appelez seulement Ivan Andreïtch, et j'accours.

— Bien, bien! (Que le diable l'emporte!) Ivan Andreïtch!!

— Présent! s'écria Ivan Andreïtch tout suffocant d'émotion: eh bien! quoi? où?

— Non, ce n'est rien. Je voudrais savoir... comment s'appelle cette dame.

— Glaf...

— Glafira ?

— Non, pas tout à fait. Pardon, je ne puis vous dire son nom.

En disant ces mots, l'honnête monsieur devint pâle comme un linge.

— Très-bien; je suis sûr que ce n'est pas Glafira. D'ailleurs, celle que j'attends ne porte pas ce nom... Mais enfin avec qui est-elle ?

— Où ?

— Là. — Que le diable l'emporte !

Le jeune homme était hors de lui et s'agitait d'une manière inquiétante.

— Et comment savez-vous qu'elle s'appelle Glafira ?

— Mais que le diable vous emporte, monsieur ! Vous venez de me dire qu'elle ne s'appelle pas Glafira !

— Monsieur, ce ton, avec moi !...

— Allons ! le ton ne fait rien à l'af-

faire. Est-elle votre femme, oui ou non?

— Non, c'est-à-dire... je ne suis pas marié... — Mais, monsieur, je puis vous dire que je ne souhaiterais pas à un honnête homme, et non pas même à un homme considérable, mais seulement à un homme bien élevé, d'appeler le diable à tout propos, comme vous le faites. Vous ne cessez de dire : Que le diable l'emporte! et : Que le diable vous emporte!

— Eh! oui, que le diable emporte tout!

— Vous êtes aveuglé par la colère, je me tais... — Dieu! qui est-ce?

— Où?

Un éclat de rire se fit entendre. Deux jolies filles franchissaient le seuil de l'allée. Les deux hommes se jetèrent vers elles

— Ah! qu'avez-vous?

— Que voulez-vous?

— Ce n'est pas elle.

— Qui? Vous nous prenez pour d'autres?... Cocher!

— Où faut-il vous conduire, mes demoiselles?

— A Pokrov. Monte, Anouchka, je t'accompagne.

— Laisse-moi monter de l'autre côté. M'y voilà. En route, et bon train!

Le cocher partit.

— D'où sortent-elles?

— Mon Dieu! mon Dieu!... Si nous y allions?

— Où donc?

— Eh! chez Bobinitsine.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— J'irais volontiers, mais elle trouvera quelque invention pour se tirer d'affaire, je la connais. Elle dira qu'elle est venue

exprès pour me prendre en faute, et c'est encore moi qui aurai tort.

— Et dire que peut-être elle est là ! Mais pourquoi donc n'iriez-vous pas chez le général ?

— Mais puisqu'il a déménagé !

— N'importe ! Elle vous a dit qu'elle allait chez lui, n'est-ce pas ? Eh bien, allez-y aussi ! Comprenez-vous ? Feignez d'ignorer que le général a déménagé : vous venez chercher votre femme, voilà tout. Et après...

— Et après ?

— Eh bien, après, surprenez-la avec Bobinitsine ! Que diable ! comme vous êtes stupi...

— Et pourquoi désirez-vous tant que je la surprenne ? Ah ! vous voyez ! vous voyez !

— Quoi ? quoi ! Vous voilà comme tout à

l'heure, mon pauvre petit père! Mais vous vous couvrez de honte, homme ridicule, homme sans esprit que vous êtes!

— Encore une fois, pourquoi donc vous intéressez-vous tant à tout cela? Que désirez-vous savoir?

— Que le diable vous emporte! Ce n'est pas à vous que je m'intéresse! D'ailleurs, j'aime mieux y aller seul. Allez-vous-en, décampez!

— Monsieur, vous allez vous oublier!

— Et puis? quand je m'oublierais? dit le jeune homme, les dents serrées, et se rapprochant du monsieur à la pelisse. Et devant qui m'oublierais-je? gronda-t-il en crispant ses poings...

— Mais, monsieur, permettez...

— Non, qui êtes-vous? Devant qui m'oublierais-je? Votre nom!

— Je ne sais vraiment, jeune homme,

pourquoi vous voulez mon nom, je ne puis vous le dire... J'aime mieux aller avec vous. Montez; je vous suis, je suis prêt à tout. Mais croyez-moi, je mérite qu'on me parle en termes plus choisis. Il ne faut jamais perdre la tête, et si vous êtes troublé, — je devine par quoi, — il faut pourtant conserver le sentiment des convenances... Vous êtes encore un très-jeune homme...

— Et vous êtes très-vieux : mais qu'est-ce que ça me fait? J'en ai vu d'autres! Allez-vous-en donc! Que faites-vous ici? Courez!...

— Très-vieux! Pourquoi très-vieux? Quel âge me donnez-vous donc? Certes, je n'ai que l'âge de mon emploi, mais je ne suis pas disposé à courir...

— On le voit. Allez-vous-en, vous dis-je!

— Non, je reste avec vous; vous ne pouvez m'en empêcher.

— Alors ne criez pas, ne faites pas de bruit...

Ils s'engagèrent tous deux dans l'escalier jusqu'au troisième étage. Il faisait sombre.

— Halte ! Avez-vous des allumettes ?

— Des allumettes ! Quelles allumettes ?

— Fumez-vous ?

— Ah ! oui, j'en ai ; les voilà, les voilà.. Attendez.

Le monsieur à la pelisse se disputait avec ses poches.

— Quel diable d'écerve... Je crois bien que c'est la porte...

— Oui, oui, c'est celle-là, c'est celle-là, c'est celle-là, c'est celle-là, c'est celle-là...

— C'est celle-là, c'est celle-là ! Pourquoi

criez-vous? Ne pourriez-vous parler plus bas?

— Monsieur, j'ai le cœur serré... Vous êtes un homme sans éducation, voilà!

L'allumette flamba.

— C'est bien là. Voici la plaque en cuivre, le nom y est écrit : Bobinitsine. Voyez-vous? Bobi...

— Oui, oui, je vois; silence... Quoi! elle s'est éteinte?

— Oui.

— Il faut frapper.

— Oui, il faut frapper.

— Frappez donc!

— Pourquoi moi? Frappez, vous!

— Lâche!

— Lâche vous-même!

— Allons, laissez-moi seul, décampez!

— Je suis presque au regret de vous avoir confié mon secret, vous...

— Moi ? Eh bien, quoi, moi?

— Vous avez abusé de mon trouble, vous...

— Fichez-moi la paix, voyons, ridicule vieillard !

— Mais pourquoi donc êtes-vous ici ?

— Et vous ?

— Quelle belle conduite ! observa avec indignation le monsieur à la pelisse. Comme c'est moral !

— Que parlez-vous de moralité ? Et vous donc ?

— C'est criminel.

— Quoi ?!

— Tous les maris outragés, pour vous, sont des bonnets [1], n'est-ce pas ?

— Seriez-vous donc le mari ? Je croyais qu'il était sur le pont de Voznessensky. Que faites-vous donc ici ?

[1] Expression russe.

— Je suis sûr maintenant que vous êtes l'amant.

— Écoutez, si vous continuez, je serai obligé de vous dire que vous êtes le bonnet.

— C'est-à-dire le mari, n'est-ce pas? dit le monsieur à la pelisse en frissonnant comme si on avait versé sur lui de l'eau bouillante.

— Chut! Écoutez... Entendez-vous?

— Est-ce elle?

— Non.

— Ah! qu'il fait noir!

Ils se turent. On entendit du bruit dans l'appartement de Bobinitsine.

— Pourquoi donc nous quereller? reprit le monsieur à la pelisse.

— Pourquoi m'insultez-vous?

— Pourquoi m'exaspérez-vous?

— Silence.

— Convenez que vous êtes encore un très-jeune homme.

— Taisez-vous donc!

— Pour moi, je conviens volontiers qu'un mari dans une telle situation est un bonnet.

— Vous tairez-vous? Oh!

— Mais, au fond, pourquoi cet acharnement contre les malheureux maris?...

— La voici.

Le bruit cessa en ce moment.

— C'est elle?

— Oui, elle, elle, elle! Mais vous, pourquoi vous démenez-vous ainsi? Tout cela ne vous regarde pas!

— Monsieur, monsieur... Certes je suis troublé, hors de moi, vous avez assez vu mon humiliation. D'ailleurs, il fait nuit, mais demain... Eh! nous ne nous reverrons sans doute pas... Quoique je sois

loin de vous craindre. Mais mon ami m'attend sur le pont de Voznessensky. Parole, tout ce que je fais, c'est pour lui. Hélas! c'est sa femme, — car ce n'est pas la mienne, c'est la femme d'un autre. Le pauvre garçon! je le connais beaucoup. Voulez-vous que je vous raconte? Je suis son ami, comme bien vous pensez. Autrement, m'agiterais-je ainsi pour lui? Et que de fois jadis je lui disais : « Pourquoi te marier, mon cher ami? Tu as du savoir, de la fortune, de la considération, et tu veux échanger tous ces biens contre le caprice d'une coquette quelconque? » — N'avais-je pas raison? — « Non, me répondait-il, je veux me marier; le bonheur de la famille... » Ah, ah! le voilà, le bonheur de la famille! Jadis il trompait comme vous les maris, et maintenant il boit la lie du verre qu'il a vidé... Excu-

sez-moi, cette explication était nécessaire... Le pauvre garçon! voilà! Il boit la lie du verre

Ici le monsieur à la pelisse se mit à pleurnicher et faillit même éclater en sanglots.

— Au diable! Quel tas de sots!... Mais qui êtes-vous donc? s'écria le jeune homme en grinçant des dents.

— Quoi? convenez-en vous-même : j'ai été avec vous noble et franc, et ce ton...

— Écoutez, dites-moi votre nom.

— Pourquoi?

— Oh!!

— Je ne puis pas vous dire mon nom.

— Connaissez-vous Schabrine? demanda vivement le jeune homme.

— Schabrine!!!

— Oui, Schabrine?

Le monsieur au paletot examinait curieusement le monsieur à la pelisse.

— Vous n'entendez-pas ?

— Mais, permettez, quel Schabrine ? Il ne s'agit pas de lui, Schabrine est un homme très-honorable... Les tortures de la jalousie excusent à peine votre impolitesse.

— Schabrine? C'est un vaurien, une âme vendue, un escroc! Il a volé la caisse d'État, on le mettra bientôt en jugement.

— Pardon! le connaissez-vous? J'en doute fort.

— En effet, son visage m'est inconnu, mais des personnes qui l'approchent de très-près m'ont renseigné sur son compte.

— Quelles personnes?...

— C'est un sot jaloux qui ne sait pas surveiller sa femme. Voilà! Êtes-vous content?

— Vous vous trompez cruellement, jeune homme.

— Ah?

Du bruit se fit de nouveau dans l'appartement de Bobinitsine, une porte s'ouvrit, on chuchotait.

— Ce n'est pas elle, ce n'est pas elle, j'aurais reconnu sa voix ; j'ai tout compris, dit le monsieur à la pelisse, pâle comme un mort.

— Silence!

Le jeune homme s'effaça contre le mur.

— Monsieur, je m'en vais, ce n'est pas elle, et j'en suis bien aise.

— Bien, bien! allez-vous-en.

— Mais pourquoi restez-vous?

— Allons! vous êtes encore là?

La porte s'ouvrit, et le monsieur à la pelisse se hâta de descendre.

Un homme et une femme passèrent

devant le jeune homme; son cœur cessa de battre : une voix de femme, une voix qu'il reconnut bien vite, murmura quelques mots; une grosse voix d'homme lui répondit :

— Je vais envoyer chercher un traîneau, disait la grosse voix.

— Je veux bien, envoyez chercher.

— Ce sera tout de suite fait.

La dame resta seule.

— Glafira! où sont tes serments? s'écria le jeune homme en saisissant la dame par le bras.

— Ha!... Qui est-ce? Vous, Tvorogov! Dieu! que faites-vous?

— Avec qui êtes-vous ici?

— Mais avec mon mari! Allez-vous-en, allez-vous-en bien vite! Il va sortir de chez Polovitsine. Allez-vous-en, au nom de Dieu, allez-vous-en!

— Polovitsine a déménagé d'ici depuis trois semaines, je le sais.

— Aïe!

La dame se précipita dans l'escalier, le jeune homme la rejoignit.

— Qui vous l'a dit?

— Votre mari, madame, Ivan Andreïtch. Il est ici, il est devant vous, madame...

Ivan Andreïtch était effectivement sur le perron.

— Dieu! c'est vous!?... s'écria le monsieur à la pelisse.

— Ha! c'est vous?!... s'écria Glafira Pétrovna avec une joie non dissimulée en courant à lui. Dieu! quelle aventure! J'allai chez les Polovitsine... Tu sais, ils demeurent maintenant au port d'Izmaïlovsky, je te l'ai dit, tu t'en souviens. J'avais pris un traîneau, les chevaux se sont emportés, ont tout brisé, et je suis

tombée à cent pas d'ici. J'étais évanouie. Par bonheur, M. Tvorogov...

— Comment?

M. Tvorogov ressemblait à une statue de pierre plutôt qu'à aucun M. Tvorogov.

— M. Tvorogov m'a aperçue et s'est chargé de m'accompagner. Mais vous voici, je n'ai qu'à vous remercier, Ivan Andreïtch...

La dame tendit la main au médusé Ivan Andreïtch.

— Ivan, je vous présente un de mes amis, M. Tvorogov. C'est au bal de Skorloupov que j'ai eu le plaisir de le rencontrer, je crois vous en avoir parlé. *Tu ne te rappelles pas, Coco?*

— Certes, certainement, oui, oui, je me rappelle, — répondit Coco, — je suis armé, je suis charmé...

Il serra avec effusion la main de M. Tvorogov.

— Qui est là ? Que signifie... ? Je vous attends... prononça la voix enrouée.

Un personnage d'une longueur démesurée se tenait devant le groupe ; il tira son lorgnon et examina curieusement le monsieur à la pelisse.

— Ah ! monsieur Bobinitsine ! fit la dame. Et d'où venez-vous ? Quelle rencontre ! Imaginez-vous que les chevaux viennent de me jeter sous mon traîneau. Voici mon mari. Ivan, M. Bobinitsine. Au bal de Karpov...

— Ah ! très-charmé, très-charmé !... Mais je vais tout de suite prendre une voiture, mon amie.

— Oui, je suis encore toute tremblante, je ne me sens pas bien... — C'est la foire aux masques ! dit-elle tout bas à

Tvorogov. — Au revoir, monsieur Bobinitsine, au revoir. Nous nous rencontrerons demain au bal de Karpov...

— Non, je n'irai pas. Puisqu'il en est ainsi...

M. Bobinitsine murmura quelques mots entre ses dents, frappa du pied, monta dans son traîneau et partit.

La dame arrêta une voiture et y prit place.

Le monsieur à la pelisse semblait n'avoir pas la force de faire un mouvement. Il regardait d'un air stupide le monsieur en paletot, qui souriait assez significativement.

— Je ne sais...

— Excusez... Je suis ravi de faire votre connaissance, dit le jeune homme en saluant.

— Moi aussi, ravi, très-ravi...

— Je crois que vous venez de perdre une galoche.

— Moi? Ah! oui! Merci. Dès demain, j'en achèterai une paire en caoutchouc.

— Le caoutchouc tient le pied trop chaud, riposta le jeune homme qui semblait prendre un grand intérêt à la question.

— Ivan, viens-tu?

— Tout de suite, mon ange... Précisément, vous dites bien... Quelle intéressante conversation! Du reste, excusez-moi...

— Faites donc!

— Charmé de vous connaître, charmé de vous connaître...

Le monsieur à la pelisse monta auprès de la dame. Le jeune homme suivit longtemps des yeux la voiture qui s'éloignait.

II

Le lendemain soir, il y avait une représentation à l'Opéra italien. Ivan Andreïtch se précipita dans la salle comme une bombe. Jamais encore on ne lui avait vu une telle *furore* pour la musique. Pourtant, on savait déjà qu'il aimait assez venir faire un somme d'une heure ou deux à l'Opéra. Il prétendait même qu'il est très-doux de ronfler pendant que « la prima-donna miaule, comme une petite chatte blanche, sa berceuse ». Mais cette opinion-là date de loin, de la saison dernière. Hélas ! maintenant Ivan Andreïtch ne dort plus, même la nuit, même chez lui...

Il s'était donc précipité comme une

bombe dans la salle bondée de monde. L'ouvreuse le regarda avec méfiance et loucha du côté de la poche extérieure de cet homme impétueux, s'attendant à en voir émerger la poignée d'un poignard. Rappelons à ce sujet qu'en ce temps-là, l'Opéra était divisé en deux partis tenant chacun pour l'une des deux prime-donne. C'étaient les zistes et les zustes. Les deux partis aimaient si violemment la musique que les ouvreuses commençaient à s'inquiéter d'une passion si décidée. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'ouvreuse, en voyant cet élan juvénile d'un vieillard aux cheveux blancs et très-rares, un peu sur le retour de la cinquantaine et qui appartenait au monde élégant, se rappelât involontairement le mot d'Hamlet:

Quand la vieillesse a des chutes si effroyables,
Que ne fera pas la jeunesse?

Or, en entrant dans la salle, Ivan Andreïtch jeta un rapide regard circulaire sur toutes les loges des secondes galeries... O surprise ! son cœur cessa de battre : *elle* était là ! Dans la même loge, on voyait le général Polovitsine, sa femme, un de ses parents et aussi l'aide de camp du général, un jeune homme très-subtil. Il y avait encore un civil... Ivan Andreïtch concentra sur cet inconnu toute son attention, toute l'acuité de son regard ; mais tout à coup le civil passa derrière l'aide de camp et resta dans l'ombre.

« Elle est là, et elle avait dit qu'elle ne viendrait pas !... »

C'est ce « dédoublement » de Glafira à chacun de ses pas qui tuait Ivan Andreïtch. Ah ! le jeune homme en civil avait plongé le vieux mari en un déses-

poir définitif! Il s'affaissa dans son fauteuil...

Pourtant, qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

Il faut remarquer que le fauteuil d'Ivan Andreïtch était tout près des baignoires et juste au-dessous de cette traîtresse loge des secondes galeries : de sorte que, pour ne voir que presque rien de ce qui se passait au-dessus de sa tête, il lui fallait faire les contorsions les plus désagréables. Il s'irritait et s'échauffait comme un samovar. Tout le premier acte fut pour lui non avenu, il n'en entendit pas une note.

On dit que la musique a ceci de bon qu'on peut accorder avec toutes les impressions musicales les sentiments qu'on éprouve : joyeux, on y trouve de la joie, et, triste, de la tristesse. Mais dans les

oreilles d'Ivan Andreïtch grondait un orage. Et pour achever son dépit, derrière, devant lui, à ses côtés, partout, on criait, on riait : il en avait le cœur déchiré. Enfin le premier acte se termina. Mais, au moment où l'on baissait le rideau, il arriva à notre héros une aventure, une aventure!... Oh ! quelle aventure !

Quelquefois d'une galerie supérieure tombe un programme. Pour peu que la pièce languisse et que les spectateurs soient en humeur de bâiller, cet accident constitue un événement public. Avec un grand intérêt, chacun suit le vol du papier mou qui, de zigzags en zigzags, doit nécessairement tomber, parmi les fauteuils, sur une tête qui ne s'y attend pas : et quel plaisir alors de braquer mille paires d'yeux sur cette tête confuse ! J'ai tou-

jours un peu peur aussi des jumelles des dames : elles les posent négligemment sur le bord des loges, et il suffirait du moindre coup de coude pour les précipiter sur une tête non avertie. — Mais je fais ici mal à propos cette observation tragique.

Quant à l'aventure d'Ivan Andreïtch, elle était jusqu'alors inouïe. Il reçut sur la tête, non pas un programme... Je vous avoue que je suis embarrassé pour dire ce qu'il reçut sur la tête. Eh! quoi de plus embarrassant que d'avoir à dire ceci : sur la tête honorable et déplumée, presque aussi polie qu'un pommeau de canne, sur la tête, dis-je, du jaloux Ivan Andreïtch tomba cet objet infâme, immonde et ineffable : un billet d'amour parfumé! Le pauvre homme tressaillit comme s'il eût surpris sur sa tête une souris ou quelque autre bête féroce.

Et que ce fût un billet d'amour, on ne pouvait en douter. D'abord il était parfumé, et chacun sait que, dans tous les romans, les billets d'amour sont parfumés ; de plus, il était plié et replié en un format si petit, si traître, si coquet, qu'on eût pu aisément le cacher dans un gant de femme. Il avait dû tomber par hasard, n'étant probablement pas destiné à Ivan Andreïtch, et les choses s'étaient peut-être passées ainsi : *on* avait demandé le programme pour recevoir en même temps le billet, et quelque secousse inattendue de l'aide de camp (qui ne manqua pas de s'excuser très-subtilement de sa maladresse) avait fait échapper le billet de la petite main tremblante; et vous vous imaginez assez combien fut étonnée la main tendue du jeune homme en civil, quand il reçut le programme tout seul, tout nu !

Malencontreux et trop réel événement! Mais pour qui était-il plus malencontreux que pour Ivan Andreïtch?

— O Destinée! — murmura-t-il, tout baigné d'une sueur froide, en tenant le billet dans ses mains, — ô Destinée! *La balle trouve le coupable...* Non, ce n'est pas cela, je ne suis pas coupable; c'est plutôt ceci : *Sur le pauvre Makar tombent toutes les balles de hasard*[1].

Que de choses peuvent passer par une tête étourdie d'un événement si imprévu! Persuadé que tout le monde riait de lui (il se trompait, on était justement en train de rappeler la cantatrice), il n'osait lever les yeux, comme si, dans une société comme il faut et nombreuse, il lui avait échappé quelque... *dissonance*. Enfin, il se décida à regarder autour de lui.

[1] Proverbes russes.

— Que c'est beau! lui dit un dandy assis à sa gauche.

Le dandy était au comble de l'enthousiasme et frappait à la fois des mains et des pieds. Il jeta à Ivan Andreïtch un regard distrait et aussitôt, faisant de ses lèvres et de ses mains une trompette, claironna le nom de la cantatrice. Ivan Andreïtch pensa n'avoir jamais entendu un si bel organe, et, tout joyeux : « Il n'a rien remarqué », se dit-il. Il se retourna : juste à ce moment, un gros monsieur, qui se trouvait derrière lui, lui tourna le dos et se mit à lorgner la salle : « Ici aussi, ça va bien », pensa-t-il. Devant lui, évidemment, on n'avait rien vu. Timidement, mais avec espoir, il cligna de l'œil vers la baignoire voisine de son fauteuil et tressaillit : il y avait là une dame qui riait comme une folle en se couvrant la bouche

de son mouchoir et en se renversant sur son dossier.

— Oh! les femmes! murmura Ivan Andreïtch en se levant pour sortir.

Je prie maintenant le lecteur d'être juge entre Ivan Andreïtch et moi. Voyons : un grand théâtre, comme chacun sait, renferme un amphithéâtre et quatre galeries de loges. Pourquoi donc Ivan Andreïtch croyait-il inébranlablement que le billet était tombé juste de *la* loge (vous savez quelle loge j'entends), et non pas de quelque autre de la troisième galerie, par exemple, où il y avait aussi des dames? Mais la passion est exclusive, et la jalousie est la plus exclusive des passions, je crois bien!

Ivan Andreïtch courut dans le foyer, se mit près d'une lampe, décacheta le billet et lut :

« Aujourd'hui, aussitôt après le spec-
« tacle, dans la rue G..., au coin de la rue
« L...sky, maison K, 3e étage de l'esca-
« lier à droite. Entre du côté du grand
« escalier. Sois là sans faute, au nom de
« Dieu. »

Ivan Andreïtch ne reconnut pas l'écriture, mais cela n'ébranla pas sa conviction : puisqu'on fixait un rendez-vous!...

« Surprendre, couper le mal à la racine!... Ou plutôt tout de suite dévoiler, démasquer tout de suite la traîtresse!... »

Mais comment faire? Ivan Andreïtch monta jusqu'à la deuxième galerie et en redescendit aussitôt, prudemment. Il ne savait que faire. Il courut de l'autre côté et, par la porte ouverte d'une loge, examina attentivement les loges d'en face.

« C'est cela », grommela-t-il. Dans le sens vertical des cinq galeries il y avait

des dames et des jeunes gens dans toutes les loges : le billet pouvait donc être indifféremment tombé de l'une quelconque des cinq galeries. Mais cela n'éclaira pas Ivan Andreïtch, bien au contraire : il soupçonna toutes les galeries d'une vaste conspiration contre lui. Aucune évidence n'aurait pu le détromper. Il courut pendant tout le deuxième acte à travers les corridors sans pouvoir se calmer. Tout à coup la pensée lui vint d'aller à la caisse du théâtre, dans l'espoir d'y apprendre les noms des personnes qui avaient pris des loges dans les quatre galeries : mais la caisse était fermée. Enfin la représentation se termina dans un orage; on s'invectivait, et les voix des chefs des deux partis dominaient toutes les autres. Mais Ivan Andreïtch était très-désintéressé de cette grande querelle. Il prit son paletot et

courut à la rue G..., projetant de « *la* surprendre EN FLAGRANT DÉLIT » et d'agir plus énergiquement que la veille. Il eut bientôt trouvé la maison et gravissait déjà le perron, quand tout à coup passa devant lui un dandy en paletot, qui monta vivement au troisième étage. Le cœur d'Ivan Andreïtch se serra. Le dandy le devançait de deux étages. Enfin une porte s'ouvrit au troisième, sans que la sonnette eût tinté, comme si l'on attendait quelqu'un. Ivan Andreïtch atteignit le troisième au moment où le jeune homme entrait dans l'appartement.

Ivan Andreïtch aurait voulu faire une petite pause devant la porte, — elle n'avait pas été refermée, — réfléchir raisonnablement à la conduite qu'il devait tenir, *prendre le temps d'avoir un peu peur,* et enfin s'en tenir à une décision irrévocable.

Mais juste à ce moment il entendit une voiture s'arrêter devant le perron, la porte d'en bas s'ouvrir avec fracas, puis un pas lourd, accompagné d'une quinte de toux, retentir dans l'escalier. Ivan Andreïtch poussa vivement la porte et se précipita dans l'appartement, avec toute la grotesque solennité d'un mari outragé. Une bonne se jeta au-devant lui, puis un valet. Mais arrêter Ivan Andreïtch, c'était impossible. Il traversa deux pièces obscures et surgit comme une apparition dans la chambre à coucher d'une jeune et belle dame qui le considéra avec terreur. Les mêmes pas lourds se firent entendre dans la chambre voisine.

— Dieu! c'est mon mari! — s'écria la dame en joignant les mains, plus pâle que son blanc peignoir de nuit.

Ivan Andreïtch commençait à com-

prendre *qu'il n'avait pas eu assez peur* dans l'escalier et qu'il faisait un pas de clerc. Mais pouvait-il reculer? La porte s'ouvrit, le lourd mari (lourd à en juger par son pas) allait entrer... Je ne sais pourquoi Ivan Andreïtch n'alla pas directement à sa rencontre : déclarer qu'il s'était trompé, s'excuser et disparaître, sans gloire certes, mais sans honte, sa conduite était toute tracée. Non. Il agit comme s'il se fût cru un don Juan ou un Lovelace. Il se cacha d'abord derrière un rideau, puis se glissa sous le lit, et, mari outragé lui-même, il n'osa pas affronter une rencontre avec un autre mari, — craignant peut-être de l'outrager par sa présence. Et voilà qu'il était sous le lit, sans pouvoir s'expliquer comment il y était parvenu.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant en-

core, c'est que la dame ne fit à cela aucune opposition. Elle avait sans doute perdu la parole, car elle ne poussa pas un cri en voyant cet homme, qui n'était certes plus jeune, chercher un refuge dans les intimités de sa chambre à coucher.

Le mari entre, toussant et soufflant, dit bonjour à sa femme d'une voix traînante et s'affaisse dans un fauteuil comme s'il venait de porter une charge de bois.

Et la toux continuait à le secouer.

Quant à lui, et quoiqu'il sût par sa propre expérience que tous les maris trompés ne sont pas redoutables, Ivan Andreïtch, timide comme une souris devant un chat, n'osait souffler. Avec des précautions infinies il s'allongeait sous le lit pour s'y étendre commodément, quand tout à coup une main saisit la sienne.

Il y avait un autre homme sous le lit!

— Qui est là? dit à voix basse Ivan Andreïtch.

— C'est ça, je vais vous dire tout de suite qui je suis. Taisez-vous.

— Pourtant...

— Taisez-vous donc!

Et *l'homme de trop,* — car il n'y avait de place que pour un, — serra si fortement la main d'Ivan Andreïtch qu'il faillit crier de douleur.

— Monsieur!...

— Chut!

— Lâchez-moi, ou je crie!

— Essayez!

Ivan Andreïtch rougit de honte. Certes, l'inconnu était rigoureux. Peut-être s'était-il plus d'une fois déjà trouvé dans une position étroite. Mais Ivan Andreïtch était novice et se sentait horriblement gêné. Le

sang lui montait à la tête. Que faire? Il se soumit et se tut.

— Mon petit ange, commença le mari, je viens de chez Pavel Ivanovitch. Nous avons joué au whist, et alors (il tousse), alors (il tousse)... Aïe! mon dos (il tousse)! mes reins (il tousse)! que diable!...

Et le petit vieillard s'abîma dans sa quinte.

— J'ai mal aux reins, dit-il les larmes aux yeux. Diable d'hémorroïdes! On ne peut se tenir ni debout ni assis (il tousse)... ni assis (il tousse)!...

Il semblait que cette toux dût survivre au vieillard.

— Monsieur, au nom de Dieu, serrez-vous un peu, dit à voix basse le malheureux Ivan Andreïtch.

— Où? pas de place!

— Pourtant, convenez vous-même que

je ne puis rester ainsi, c'est la première fois que je suis si mal.

— Et moi, c'est la première fois que j'ai un voisin si désagréable.

— Pourtant, jeune homme...

— Silence!

— Quoi, silence! Vous êtes grossier, jeune homme. Si je ne me trompe, vous êtes encore très-jeune, je suis plus âgé que vous.

— Si-len-ce?

— Monsieur, vous vous oubliez, vous ignorez à qui vous parlez!

— Je parle à un monsieur qui est couché sous un lit.

— Mais moi, monsieur, c'est par erreur que je suis ici, tandis que, si je ne me trompe, vous, c'est l'immoralité qui...

— « Si je ne me trompe, si je ne me

trompe »... Quel radoteur! Eh bien, vous vous trompez.

— Monsieur, je suis plus âgé que vous, et je vous répète que...

— Monsieur, nous sommes ici sur le même plancher, et... Mais ne me prenez donc pas aux cheveux!...

— Pardonnez-moi, je ne vois rien, et la place me manque.

— Aussi, pourquoi êtes-vous si gros!

— Mon Dieu! je n'ai jamais été dans une situation aussi humiliante!

— En effet, on ne peut tomber plus bas.

— Monsieur, monsieur, je ne sais qui vous êtes, je ne comprends rien à tout ceci, je ne sais pas ce que vous pensez...

— J'aurais de vous la meilleure opinion du monde si vous ne me poussiez pas tant; et puis, à la fin, taisez-vous!

— Monsieur, si vous ne me faites pas

de place, je vais être frappé d'apoplexie, et vous répondrez de ma mort, je vous assure... Je suis un homme honnête, un père de famille, je ne puis rester dans une pareille position...

— Pourquoi vous y êtes-vous mis? Tenez, voici de la place, mais c'est tout ce que je peux faire.

— Noble jeune homme! mon cher monsieur! comme je m'étais trompé sur votre compte! Vous êtes bien mal, n'est-ce pas? C'est un malheur!... Vous devez avoir mauvaise opinion de moi, laissez-moi vous dire qui je suis... Je suis ici malgré moi, je vous assure, et non pour le motif que vous pensez. J'ai horriblement peur que...

— Vous tairez-vous? Comprenez-vous que si l'on nous entend, nous sommes perdus?... Chut! ils parlent.

En effet, la toux du vieillard commençait à se calmer.

— Mon petit ange, Fédosey Ivanovitch m'a dit : « Essayez de la tisane de mille-feuilles. » Entends-tu, mon petit ange?

— J'entends, mon ami.

— Oui, il m'a dit : « Goûtez des mille-feuilles. » Je lui ai répondu : Je me suis mis des sangsues. Alors il m'a dit : « Non, Alexandre Démianitch, les mille-feuilles valent mieux... » Chi! chi! (Il tousse.) Ah! mon Dieu!... Qu'en penses-tu, mon amie?... Chi! chi! — Ah! Seigneur! — Chi! chi! Faut-il essayer?... Chi! chi! Ah! chi! chi!... Des mille-feuilles?... Chi! chi! chi!

— Oui, essayez-en.

— N'est-ce pas? Il ajoutait : « La phthisie peut vous prendre... Chi! chi! — La goutte plutôt, lui ai-je répondu, ou

quelque maladie d'estomac... Chi! chi!...
— Peut-être aussi la phthisie », a-t-il répété. Qu'en penses-tu, mon amie?... chi! chi! — la phthisie aussi?

— Ah! mon Dieu! pourquoi dites-vous cela!

— Oui, la phthisie aussi... Allons, mon amie, il faut te déshabiller et te coucher. Moi, je suis enrhumé.

. . . .

— Ouf! fit Ivan Andreïtch, pour Dieu! serrez-vous un peu!

— Qu'est-ce encore? Ne pouvez-vous vous tenir tranquille?

— Vous êtes irrité contre moi, jeune homme, vous voulez m'offenser, je le vois. Vous êtes probablement l'amant de cette dame...

— Silence!

— Je ne me tairai pas, je ne vous permets pas de me commander. Oui, vous êtes sans doute l'amant de cette dame. Quant à moi, je n'ai rien à craindre.

— Si vous ne vous taisez pas, nous allons être découverts. Eh bien! je dirai que vous êtes mon oncle, et que c'est vous qui m'avez entraîné ici.

— Vous vous moquez de moi! Vous voulez me pousser à bout...

— Chut ! ou je vous fais taire de force!... C'est vous qui me perdrez... Sans vous, je serais resté ici jusqu'au matin, et puis je serais parti!

— Mais moi, je ne puis pas rester ici jusqu'au matin, je suis un homme honorable; j'ai des relations... Dites, pensez-vous qu'il va coucher ici?

— Qui?

— Mais, ce vieillard.

— Évidemment. Tous les maris ne sont pas comme vous; celui-ci couche à la maison.

— Monsieur! s'écria Ivan Andreïtch tout glacé d'horreur, soyez-en sûr, moi aussi je couche à la maison, et c'est la première fois... Mais je crois que vous me connaissez. Qui êtes-vous, jeune homme? Dites-le-moi tout de suite, c'est par amitié que je vous le demande.

— Écoutez, je vais employer la force.

— Non, expliquons-nous cordialement, voyons!

— Je n'ai rien à vous dire, taisez-vous, ou bien...

— Mais je ne puis...

On entendit sous le lit une légère lutte, et Ivan Andreïtch se tut.

— Ma petite amie, n'entendez-vous pas des chats ronronner par ici?

— Qu'allez-vous imaginer? De quels chats parlez-vous ?

(La jeune femme ne savait que dire ; elle n'avait pas encore repris possession d'elle-même, le mot de son mari lui fit dresser l'oreille.)

— Quels chats ? répéta-t-elle.

— Eh bien, des chats, mon amie. Hier, Vaska [1] était dans mon cabinet, et il ne cessait de faire : Chou, chou, chou. Qu'as-tu, Vaska ? lui demandai-je, et il me répondit : Chou, chou, chou. Et moi, je me suis mis à penser : Mon petit père, c'est peut-être la mort que tu appelles.

— Quelles bêtises vous dites aujourd'hui ! Vous devriez en avoir honte.

— Ce n'est rien, ne te fâche pas, mon

[1] Nom commun des chats en Russie.

amour. Je sais que tu me regretterais si je venais à mourir, je parlais en l'air... Allons, ma chère enfant, il faut te déshabiller et te coucher.

— Laissez-moi... plus tard...

— Comme tu voudras... Décidément, il y a des rats ici.

— Bon ! à présent, ce sont des rats ! Qu'est-ce donc qui vous prend ?

— Eh ! ce n'est peut-être ni rat ni chat, ce n'est rien... hi ! chi... (Il tousse.) Ah ! mon Dieu !

. . . .

— Êtes-vous content ? Il nous a entendus !

— Mais si vous saviez comme je souffre ! Je saigne du nez...

— Eh bien ! continuez, et taisez-vous.

— Jeune homme !... Mais en quelle compagnie suis-je donc ! Qui êtes-vous?

— Vous serez bien avancé, quand vous le saurez ! Est-ce que je m'intéresse à votre nom, moi ? Mais, au fait, quel est votre nom ?

— Pourquoi mon nom ? Laissez-moi plutôt vous expliquer par quelle sotte aventure...

— Chut ! ils parlent encore....

— Vraiment, ma petite amie, j'entends des chuchotements.

— Mais non ; c'est le coton de vos oreilles qui est mal posé.

— Ah ! à propos de coton, sais-tu qu'ici, au-dessus de nous... chi ! chi !...

— *Au-dessus !* répéta tout bas le jeune homme ; je croyais être au dernier étage : c'est donc le deuxième ?

— Jeune homme, reprit sur le même ton Ivan Andreïtch, que dites-vous ? Quel intérêt avez-vous en cette affaire ? Moi

aussi, je croyais être au dernier étage! Y en a-t-il donc un autre?....

— Je t'assure qu'on bouge ici, dit le vieillard, qui cessa enfin de tousser.

— Vous entendez, murmura le jeune homme, en saisissant les deux mains d'Ivan Andreïtch.

— Vous me faites mal, laissez-moi...

— Chut!

— De sorte, commença le vieillard, que j'ai rencontré une jolie petite femme.

— Quelle jolie petite femme? Où donc?

— Dans l'escalier... Ah! j'oublie!... La mémoire me manque parfois brusquement... C'est le mille-pertuis... chi.

— Comment?

— Il faut que je boive du mille-pertuis, on dit que ça fait du bien... chi, chi...

— Tu disais que tu avais rencontré une jolie petite femme.

— Eh?

— Voyons! une jolie femme, dans l'escalier.

— Qui t'a parlé de ça?

— Mais toi!

— Moi ? Quand ?... Ah ! oui.....

— Quelle momie ! soupira le jeune homme. Va donc, va plus vite!

— Monsieur, je frémis d'effroi! Qu'entends-je ? Sera-ce aujourd'hui comme hier ?

— Chut!...

— Oui, oui, reprit le vieillard, je me la rappelle. Ah! la maligne! et quels yeux coquins! et quel amour de chapeau bleu!...

— C'est elle ! elle a un chapeau bleu ! Mon Dieu! murmura Ivan Andreïtch.

— Elle ! qui, elle ? dit le jeune homme en serrant les mains de son camarade de lit... de dessous de lit.

— Chut! fit à son tour Ivan Andreïtch, ils parlent.

— Ah! la maligne! continuait le vieillard. Elle vient ici chez quelque connaissance, qui réunit en son honneur ses amis.

— Fi! que c'est laid! A quoi t'intéresses-tu là?

— Ne te fâche pas, répliqua le vieillard en toussant. Je ne t'en parlerai plus, puisque ça t'ennuie. Tu me parais mal disposée aujourd'hui...

— Comment donc êtes-vous tombé ici? demanda le jeune homme.

— Ah! vous voyez! vous voyez! maintenant, c'est vous qui me questionnez!

— Vous savez, en somme, ça m'est égal, taisez-vous si vous voulez, je m'en moque... (Que le diable l'emporte! Quelle stupide rencontre!)

— Jeune homme, ne vous fâchez pas,

je ne sais ce que je dis, je n'avais pas l'intention de vous offenser. Je voulais dire qu'il y a quelque chose de louche dans l'intérêt que vous prenez à cette affaire. Qui êtes-vous? Un inconnu...

— Eh! laissez-moi tranquille! interrompit le jeune homme, qui semblait chercher la solution d'un problème.

— Je vais tout vous dire. Ne pensez pas que je sois irrité et que je veuille vous tromper : voici ma main! Dites-moi d'abord par quel hasard vous vous trouvez ici. Et n'allez pas croire que je sois fâché : voici ma main! Il y a peut-être un peu de poussière dessus, mais qu'importe aux sentiments élevés?...

— Encore une fois, laissez-moi tranquille avec votre main! On ne peut pas remuer, et vous imaginez de fourrer votre main dans...

— Mais, jeune homme, vous me traitez comme une vieille savate! s'écria Ivan Andreïtch dans un accès de timide désespoir. Soyez au moins poli ! Voyons, nous pourrions nous aimer... Je suis tout disposé à vous prier à dîner chez moi...

— Quand donc l'a-t-il rencontrée ? murmura le jeune homme, évidemment inquiet. Elle m'attend peut-être! Il faut décidément que je sorte d'ici...

— Elle! qui, elle? De qui parlez-vous? Mon Dieu! pourquoi faut-il que je sois ainsi emprisonné !

Et, en signe de désespoir, Ivan Andreïtch essaya de se mettre sur le dos.

— Coûte que coûte, je sors!

— Monsieur, que faites-vous? Et moi, que vais-je devenir? dit à voix basse Ivan Andreïtch, en s'accrochant aux pans d'habit de son voisin.

— Et qu'est-ce que ça me fait ? Restez tout seul, et ne bougez pas ; autrement, je dis au vieillard, pour qu'il ne me prenne pas pour l'amant de sa femme, que vous êtes mon oncle, et que vous avez gaspillé votre fortune en des aventures comme celle-ci.

— Personne ne vous croira, c'est absurde ! Un enfant vous rirait au nez...

— Allons, ne bavardez plus, et restez couché sur votre ventre. Passez la nuit ici, et demain vous filerez sans être vu. Quand on m'aura vu sortir, on n'ira certes pas soupçonner qu'il y a encore quelqu'un sous le lit. Deux hommes sous un lit, c'est invraisemblable ! Pourquoi pas douze ? (Quoique, à vous seul, vous puissiez compter pour douze !)

— Et qu'arrivera-t-il si je tousse ? Il faut tout prévoir...

. . . .

— J'entends du bruit là-haut, dit le petit vieillard, qui venait de faire un somme.

. . . .

— Jeune homme, je sors !

— Et moi, je reste. Allez !... Dites donc, n'êtes-vous pas *le mari?*

— Quel cynisme ! Et pourquoi *le mari?* Je suis garçon.

— A d'autres !

— Pourquoi pas *l'amant?*

— Joli, l'amant !

— O monsieur, écoutez-moi et prenez pitié de moi ! Le mari, ce n'est pas moi, mais c'est mon meilleur ami, un camarade d'enfance... Un jour, il me dit : « Je soupçonne ma femme ! — Pourquoi ? lui demandai-je. La jalousie est un vice ridicule, prends-y garde. — Peu importe,

j'ai des soupçons. — Eh bien, lui répondis-je solennellement, tu es mon meilleur ami. Nous avons ensemble cueilli la fleur du plaisir et nagé dans les délices !... » Jeune homme! je ne sais plus ce que je dis, vous m'avez rendu fou !

— Il y a longtemps que vous l'êtes!

— Très-bien ! j'avais prévu votre réponse... Riez, raillez, jeune homme ; moi aussi, j'ai eu mon temps, j'ai joué votre personnage de séducteur, et maintenant... Ah ! mon Dieu ! je vais avoir un transport au cerveau !

. . . .

— Est-ce que quelqu'un n'a pas éternué ? demanda le vieillard. Est-ce toi, mon amour ?

— O Dieu ! fit la jeune femme. C'est probablement en haut, se hâta-t-elle d'a-

jouter, effrayée par le bruit toujours croissant que faisaient les deux hommes sous le lit.

— Peut-être bien. C'est le petit dandy que j'ai rencontré, le petit dandy aux fines moustaches...

. . . .

— C'est probablement de vous qu'il parle, jeune homme.

— Mais non! puisque j'étais ici avec vous, il ne peut pas m'avoir rencontré! Eh! cessez donc de me passer vos mains sales sur la figure.

— Dieu! je perds connaissance.

En haut, le bruit s'accentuait.

— En effet, observa le vieillard, c'est en haut qu'on fait du bruit. Quel vacarme! Et juste au-dessus de ta chambre à coucher! Veux-tu que je porte plainte?

— Ah! que vous êtes impatientant!

— Non, non, je ne le ferai plus. Mais décidément, tu es bien nerveuse aujourd'hui.

— Voulez-vous me faire plaisir ? Allez vous coucher.

— Lisa, tu ne m'aimes plus !

— Eh ! si, mais je suis lasse.

— Bon, je m'en vais.

— Oh ! non, restez !... Ou plutôt, oui, allez-vous-en !...

— Allez-vous-en ! restez !... Mais qu'as-tu donc ? Allons, je te laisse. Bonsoir.

. . . .

— Il s'en va, dit le jeune homme, réjouissez-vous.

— Que Dieu nous sauve !

— C'est une leçon pour vous.

— Comment ? une leçon ! Vous êtes un peu jeune, monsieur, pour me donner des leçons !

— Je vous en donne, pourtant.

— Ciel! je vais éternuer.

— N'ayez pas cette audace!

— Que faire? Prenez mon mouchoir dans ma poche, je vous supplie, et donnez-le-moi... Pourquoi suis-je ainsi puni?

— Voici votre mouchoir... C'est de votre jalousie que vous êtes puni. Pour de futiles apparences, vous courez comme un fou, vous violez les domiciles, vous faites du désordre...

— Quel désordre?

— Vous épouvantez une jeune femme qui en tombera peut-être malade; vous troublez la digestion d'un vieillard perclus de rhumatismes, enfin...

— Mais de quel droit...?

— Et comprenez-vous que cette comédie peut avoir une fin tragique? que ce vieillard peut devenir furieux en vous

voyant sortir de dessous le lit?... Mais non, il n'y a pas prise au tragique sur vous, et quand vous sortirez d'ici, ce sera pour tout le monde une belle occasion de rire à gorge déployée. Je voudrais vous voir au jour, vous devez être très-joli !

— Il est probable, monsieur, qu'on ne trouverait sur votre visage rien autre chose que le cachet de l'immoralité !

— Je vous conseille de parler d'immoralité... Quant à moi, je me suis trompé d'étage. Par exemple, je ne comprends pas pourquoi l'on m'a laissé entrer : il est probable que la dame attendait quelqu'un qui n'est ni son mari, ni moi... ni vous. Mais, en tout cas, ma faute n'excuserait pas la vôtre. Vous êtes, monsieur, un vieillard ridicule et jaloux. Et savez-vous pourquoi je suis encore ici? C'est par pitié pour vous. Car que feriez-vous ici sans

moi ? Sauriez-vous trouver un expédient ?

. . . .

— Comme la petite chienne aboie! dit le vieillard.

En effet, la petite chienne de la dame venait de s'éveiller du somme qu'elle avait commencé sur un oreiller, et, le nez sous le lit, aboyait furieusement.

— Quelle sotte petite bête! dit tout bas Ivan Andreïtch. Elle va découvrir le pot aux roses!

— Ici! cria la dame; Amie, Amie, ici!

Mais la petite chienne s'entêtait à fourrager dans la figure d'Ivan Andreïtch.

— Qu'a-t-elle donc, ma chère? demanda le vieillard. Il y a peut-être des rats sous le lit, ou Vaska? C'est peut-être lui que j'entendais éternuer tout à l'heure. Est-il enrhumé aujourd'hui...

— Ne bougez pas, dit le jeune homme, elle va peut-être nous laisser.

— Ne me prenez pas les mains, je vous en prie !

— Ne parlez pas, ne bougez pas.

— Mais elle me mord le nez ! Voulez-vous que je perde mon nez !

Ivan Andreïtch parvint à dégager ses mains, et tout à coup l'aboiement de la chienne cessa : elle râlait.

— Aïe ! s'écria la dame.

— Misérable ! que faites-vous ? dit à voix basse le jeune homme. Lâchez-la donc ! Vous ne connaissez donc pas le cœur d'une femme ? Vous ne devinez donc pas qu'elle nous livrera tous les deux, si vous étranglez sa chienne ?

Mais Ivan Andreïtch, fort de son droit de légitime défense, n'écoutait rien : il étrangla tout net la petite chienne.

— Amischka ! Amischka ! criait la dame. Mon Dieu ! que lui font-ils ? Amischka ! Amischka !... Les brigands ! les barbares !... Je me trouve mal...

— Quoi ? quoi ? qu'est-ce ? cria le vieillard en sautant de son fauteuil. Amischka ! Amischka ! Amischka ! psitt ! psitt !... Est-ce que Vaska l'aurait mangée, par hasard ? Il faut fouetter Vaska, mon amie : voilà un grand mois qu'on ne l'a pas fouetté. Je veux consulter là-dessus Praskovia Zakharievna... Mais... qu'as-tu ? Te voilà toute pâle. Eh ! du monde ! du monde !

— Les coquins ! les sauvages ! criait toujours la dame en se renversant sur sa chaise longue.

— De qui donc parles-tu ?

— Mais des gens qui sont ici, là, sous le lit... O mon Dieu ! Amischka !...

— Comment ! des gens ? sous le lit ?

Le vieillard saisit une bougie et s'inclina pour regarder sous le lit. Ivan Andreïtch demeurait immobile, plus mort que vif ; mais le jeune homme épiait chaque mouvement du vieillard, qui s'en alla de l'autre côté, à la tête du lit, et s'accroupit pour regarder. Aussitôt le jeune homme s'esquiva.

— Qui êtes-vous donc ? dit à voix basse la dame, et moi qui pensais... !

— Le misérable assassin d'Amischka est sous le lit, répondit le jeune homme sur le même ton.

Et il disparut.

— Aïe ! je vois quelqu'un, dit le mari en saisissant le pied d'Ivan Andreïtch.

— L'assassin ! l'assassin ! criait la dame. O Amie ! Amischka !

— Sortez ! vociférait le vieillard en

frappant des pieds sur le tapis. Sortez!... Qui êtes-vous? Répondez tout de suite! Dieu! quel homme étrange! quel homme étrange!

— Au nom du ciel, Votre Excellence, implora Ivan Andreïtch, n'appelez personne! c'est tout à fait superflu. Je ne suis pas ce que vous pensez... Votre Excellence, c'est une méprise que je vais vous expliquer, bredouillait le malheureux en sanglotant. Tout cela, c'est ma femme... ou plutôt celle d'un autre. Moi, je ne suis pas marié. C'est un ami, un camarade d'enfance.

— Quel camarade d'enfance?... Vous êtes un voleur!... Quel camarade d'enfance?

— Non, Votre Excellence, je ne suis pas un voleur, je suis... Oui, c'est mon camarade d'enfance. Je me suis trompé

de porte. Je ne suis pas ce que vous pensez... Vous faites à mon endroit, Votre Excellence, une cruelle erreur... Madame, continuait Ivan Andreïtch, en joignant les mains et en se tournant vers la jeune dame, vous êtes une femme, vous me comprendrez... J'ai tué Amischka. C'est la faute de ma femme. Je suis très-malheureux, je bois la lie de la coupe...

— Mais, monsieur, comment êtes-vous entré ici ? demanda le vieillard, qui commençait à comprendre qu'Ivan Andreïtch n'était pas un voleur. Comment êtes-vous entré ? Comme un brigand, un malfaiteur...

— Non, Votre Excellence, pas un malfaiteur. Je me suis trompé de porte. J'ai le tort d'être jaloux ; je vais tout vous avouer, comme à mon propre père, que vous pourriez être d'ailleurs, vu votre âge.

— Comment, mon âge!

— Bon! j'offense peut-être Votre Excellence. En effet, une aussi jeune dame... et votre âge... Je voulais dire qu'il est très-agréable de voir une union si bien assortie... Mais n'appelez personne, pour Dieu! Les gens riraient; je les connais... Non que je ne connaisse que des laquais; j'ai moi-même des laquais, Votre Excellence... C'est une vilaine engeance, moqueuse et bavarde. Des ânes, de vrais ânes, Votre Altesse!... Je ne me trompe pas? C'est bien à un prince que j'ai l'honneur de parler...

— Eh! non! Dites-moi, au lieu de me flatter, comment vous êtes entré ici!

— Excusez-moi, Votre Alt... non!... Votre Excellence. Vous ressemblez au prince Korotkooukhov que j'ai eu l'honneur de voir chez mon ami, M. Pouzirev...

— Mais comment êtes-vous entré ? Qui êtes-vous ? s'écria la dame.

— Oui, appuya le vieillard, qui êtes-vous ? et moi qui croyais que c'était Vaska qui éternuait sous le lit ! Qui êtes-vous ? Parlez donc !

— Je ne puis parler, Votre Excellence, j'écoute vos spirituelles sorties... D'ailleurs, je vais tout vous dire, mais n'appelez pas vos gens, traitez-moi avec magnanimité !... Croyez-moi, madame, c'est une histoire très-comique. Vous voyez sur la scène un mari jaloux ! Ah ! ah ! vous allez rire ! Certes, j'ai tué Amischka, mais... Ciel, je perds la tête !...

— Oui ou non, voulez-vous me dire comment vous êtes entré ?

— A la faveur des ténèbres, Votre Excellence..... Pardonnez-moi, je suis un mari outragé qui me suis trompé de

porte, voilà tout. Je ne suis pas un amant, votre épouse est pure et sans tache, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi.

— Quoi ? êtes-vous fou ? Comment osez-vous parler de ma femme ?

— L'assassin d'Amischka ! s'écria la dame en pleurant, et il a encore l'impudence... !

— Votre Excellence, je m'aperçois que je viens de dire une impertinence, je n'en avais pas l'intention. Prenez-moi pour un fou, je vous en prie, j'aime mieux cela ! Vous me rendrez service, parole, en me prenant pour un fou. Je suis l'oncle... C'est-à-dire, je ne puis être l'amant, voilà ce que je voulais dire... Bon ! encore une impertinence ! Ne vous offensez pas, madame ; vous comprenez, l'amour, ce sentiment élevé que... dont... En d'autres termes, je suis un vieillard, ou plutôt un

homme âgé, je ne suis donc pas votre amant. Un amant! c'est Richardson... non, Lovelace! Vous voyez, j'ai de la littérature! Vous riez? quelle bonté! je suis bien aise d'avoir provoqué votre hilarité, je suis ravi...

— Quel ridicule personnage! disait la dame en éclatant de rire.

— Oui, bien ridicule, dit le vieillard tout joyeux de voir sa femme rire. Ridicule, et plein de poussière! Mais comment est-il entré?

— En effet, Votre Excellence, on dirait d'un roman. En pleine nuit, dans une capitale, un homme sous un lit! Quelle étrange histoire! Rinaldo Rinaldini, quoi! Mais ce n'est rien, et ça ne vaut pas la peine d'y penser. Madame me permettra de lui offrir une petite chienne pour remplacer celle que j'ai si malheureusement...

enfin ! Celle que je vous destine est une étonnante créature, toute petite, à longues soies. Elle ne peut faire deux pas sans s'empêtrer dans ses soies et tomber. On ne la nourrit que de sucre.

— Ha ! ha ! ha ! ha ! (La dame se tordait de rire.) Dieu, qu'il est drôle !

— Oui, ha ! ha ! ha ! chi ! chi ! qu'il est drôle ! et qu'il est sale ! Ha !

— Votre Excellence, me voilà parfaitement heureux. Si je l'osais, je vous tendrais la main. J'avais de vilains soupçons sur ma femme, mais maintenant mes yeux s'ouvrent, et je sais, je sens qu'elle est innocente.

— Sa femme ! sa femme ! disait la dame en pleurant de rire.

— Se peut-il qu'il soit marié ? dit le vieillard. Qui l'eût cru ?

— Oui, Votre Excellence, je soupçon-

nais ma femme, c'est vrai. Je savais qu'on avait dans cette maison un rendez-vous au troisième étage : je me suis trompé de porte et... je me suis caché sous le lit !

— Hi ! hi ! hi ! hi !

— Ha ! ha ! ha ! ha !

Ivan Andreïtch fit chorus.

— Qu'il est doux, reprit-il, d'être ainsi tous d'accord et contents ! Certes ma femme est innocente, n'est-ce pas, Votre Excellence ?

— Ha ! ha ! ha ! Hi ! hi ! Ma petite amie, sais-tu qui c'est, sa femme ?

— Non, qui ? Ha ! ha ! ha !

— C'est la jolie petite dame que j'ai rencontrée dans l'escalier, celle du dandy aux petites moustaches, je le parierais.

— Non, Votre Excellence. Je vous jure que ce n'est pas elle.

— Eh ! vous perdez votre temps, s'écria

la jeune femme, courez, allez au troisième, vous les surprendrez peut-être.

— C'est cela, j'y vole. Mais assurément je ne trouverai personne. Elle est chez moi, à cette heure, elle dort. N'est-ce pas, je ne la trouverai pas, hein ?

— Ha ! ha ! ha ! ha !

— Hi ! hi ! hi ! hi ! Chi ! chi !

— Allez donc vite, dit la dame, et demain matin vous viendrez nous raconter ce qui se sera passé, et amenez-nous votre femme. Je veux faire sa connaissance.

— Certainement. Au revoir. Je suis charmé d'avoir fait votre connaissance, moi-même.

— Et la petite chienne ? N'allez pas l'oublier !

— Comptez-y, madame, répondit Ivan Andreïtch, qui avait déjà franchi le seuil

de la chambre. On dirait qu'elle est en sucre, parole ! et dès qu'elle fait deux pas, crac ! par terre. En sucre, en sucre, je vous jure ! Au revoir, Vos Excellences, bien heureux de vous connaître.

Ivan Andreïtch salua et sortit.

— Eh ! monsieur ! revenez, je vous prie ! cria le vieillard.

Ivan Andreïtch rentra pour la deuxième fois.

— Est-ce que vous emportez Vaska : Je ne le trouve plus. N'était-il pas avec vous sous le lit ?

— Non, Votre Excellence. Mais... faites-moi... oui, faites-moi faire sa connaissance, je considérerai cela comme un grand honneur.

— Je crois que je vais être obligé de le fouetter.

— Vous ferez bien, Votre Excellence,

les corrections sont nécessaires aux animaux domestiques. Elles leur inculquent les principes de l'obéissance...

Dans la rue, Ivan Andreïtch resta longtemps comme dans l'attente d'une attaque d'apoplexie. Il ôta son chapeau, épongea son front où perlait une sueur froide, ferma les yeux, réfléchit et rentra chez lui.

Il eut le plaisir d'apprendre que Glafira Pétrovna était depuis longtemps rentrée du théâtre : « Elle a eu mal aux dents, le docteur mandé en toute hâte lui a posé des sangsues. Elle est couchée et attend monsieur. »

Ivan Andreïtch demanda de l'eau pour se laver les mains et la figure, se fit brosser et se rendit auprès de sa femme

— Quelle est cette conduite ? Où passez-vous votre temps, monsieur ? Regar-

dez-vous donc : quelle figure vous avez ! Eh quoi ! Votre femme se meurt, et l'on vous cherche en vain par toute la ville ! Où étiez-vous ? à ma poursuite encore, peut-être ! C'est honteux, monsieur ! On vous montrera au doigt bientôt !...

— Ma petite amie...

En ce moment Ivan Andreïtch sentit la nécessité de demander un conseil, ou plutôt une contenance, à son mouchoir de poche. Mais, ô terreur ! avec son mouchoir il sortit de sa poche le cadavre d'Amischka ! — Il avait totalement oublié qu'au moment de l' « assassinat » et pour en cacher les traces, il avait fourré sa victime dans sa poche, d'où maintenant elle ressortait inopinément, comme un spectre.

— Qu'est-ce ? Quelle horreur ! Un petit chien ! Que signifie ?...

— Ma petite amie, répondit Ivan Andreïtch plus mort qu'Amischka, mon petit ange. . . . .

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! Chi ! chi !

III

A la fin, Glafira se lassa de se faire poursuivre à travers Pétersbourg par son vieux mari. Elle renonça aux rendez-vous donnés à l'Opéra ou ailleurs et se décida à recevoir ses... amis chez elle. Or, l'excellente femme d'Ivan Andreïtch Schabrine avait six amis ou, pour parler plus franc, six amants. (Il faut bien se reposer le septième jour ! Dieu lui-même.....!)

Ajoutons qu'elle les avait choisis parmi l'élite pétersbourgeoise. D'ailleurs, nous nous en tiendrons aux deux élus que le lecteur connaît déjà, Alexey Pétrovitch Torogov et Mikhaïl Pavlovitch Bobinitsine. Ces deux jeunes gens très-différents l'un de l'autre donnaient, pour le dire, les deux *notes* extrêmes de l'*octave* de Glafira. L'un, Torogov, était toute la douceur, tout l'esprit, tout le dandysme; mais je crois qu'il payait surtout de mine : très-joli garçon, fine moustache bien cirée, des cheveux coupés à la mode (vous savez! sur le front), — et la bouche en cœur (on dit aussi en cul de poule, comme il vous plaira). Bobinitsine, au contraire, l'homme à la grosse voix, était beaucoup moins décoratif : un gros et grand gaillard sans nulle grâce, un peu bourru et parlant peu; j'estime qu'il

devait agir davantage. C'était un garçon solide, extrêmement vigoureux. Ivan Andreïtch ne s'en aperçut que trop... mais n'anticipons pas.

Glafira avait calculé qu'elle serait, tout compte fait, plus libre chez elle, du moins une fois qu'elle aurait réussi à donner définitivement le change à Ivan Andreïtch; car, qu'il la surveillât, qu'il l'épiât, elle n'en doutait point. Elle le haïssait et le méprisait étrangement, — quand il lui arrivait de penser à lui.

— Mon poulet, lui annonça-t-elle un matin, je ne sors plus, j'ai assez du monde ; la vie d'intérieur, voilà ce qu'il me faut.

— Hâ-â-â-h ! dit Ivan Andreïtch avec une profonde admiration.

— Vois-tu ? comme cela t'étonne ! Tu m'as toujours méconnue.

— Mais non ! mais non !... protesta Ivan Andreïtch, qui ne savait trop s'il devait se réjouir ou s'attrister de ce lever d'une nouvelle lune ; mais, ma chérie, il te faut des distractions... à ton âge...

— Point du tout ; toi seulement, Coco chéri !

— O-ô-ô-h !...

Ivan Andreïtch n'en croyait pas ses oreilles.

— Écoute, Cocotte...

— Ah ! ne m'appelez pas comme ça, dit madame Schabrine avec dignité.

— Bien ! bien !

(Les attitudes dignes de sa femme avaient toujours eu sur Ivan Andreïtch un effet irrésistible ; il se hâta de changer de ton.)

— Eh bien, ma chère, je ne puis te dire à quel point ta résolution me comble

de joie. Jamais, certes, je ne t'aurais reproché de trop sortir, non...

— Ah! ah! ah!

La dame rit à gorge déployée. Ivan Andreïtch s'inquiéta. Pourtant il évita de la questionner au sujet de ce rire.

— ...Mais je craignais, reprit-il, que tout cela ne finît par te fatiguer.

— Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Elle se pâmait.

Ivan Andreïtch, très-déconcerté, la regardait se rouler sur le divan où elle était assise, et se sentait horriblement lâche devant cette hilarité énigmatique. Il avait des sueurs froides dans le dos, et il lui semblait que ses cheveux se hérissaient sur sa tête.

— Enfin, ma chère!... éclata-t-il tout à coup.

Mais aussitôt il se calma.

Glafira avait cessé de rire et le considérait fixement.

— C'est-à-dire... non... Je suis bien aise que tu ries... Et moi aussi, je ris... Ta décision me rend si heureux !... Alors tu es dégoûtée des bals et des concerts?

— Absolument. Je te dis, Coco, que je ne veux plus que toi. Ah ! ah ! ah ! ah!

Une nouvelle crise de rire.

Ivan Andreïtch fronça le sourcil. Mais ce n'était même pas une velléité de révolte, c'était purement nerveux.

— Je trouve cela exagéré... dit-il toutefois avec gravité, et puis on jaserait : tout Pétersbourg chanterait que je séquestre ma femme... Enfin, tu périrais d'ennui...

— Avec toi, Coco? Ah! ah! ah ! ah !... Au moins, tu ne pèches pas par fatuité! Ah ! ah ! ah !

Ivan Andreïtch prit le parti de sourire affectueusement.

Il continua :

— *Même* avec moi, ma bonne amie. Je ne veux certes point te forcer à sortir, mais il faut voir le monde. Si tu ne vas plus chez les gens, au moins reçois-les.

— Non ! s'écria Glafira, en affectant un air grave qui dissimulait mal sa démangeaison de rire, « la vie d'intérieur... la solitude... »

— Je t'en prie, ma petite amie... la princesse Khorokhov...

— Jamais !

— La générale...

— La générale ?... jamais ! Écoutez : il y a quelques personnes que je consentirais à voir encore, mais je suis sûr que celles-là vous déplairaient... vous êtes un tel tyran !... je préfère ne pas insister...

— Comment, ma petite amie, comment peux-tu dire que je suis un tyran?

Ivan Andreïtch donnait toutes les marques d'un abattement profond.

— D'ailleurs, continua Glafira, vous-même déplaisez à ces gens... il y aurait des conflits... vous êtes si irascible, si violent!... Ah! si vous me promettiez de ne jamais vous montrer!...

— Comment, ma petite amie? mais certainement, comme tu voudras... je me montrerai, je ne me montrerai pas... comme tu voudras... Mais... pourrais-je savoir...?

— Oh! certainement. M. Bobinitsine...

— Hi! fit Ivan Andreïtch, comme si l'on venait de lui marcher sur le pied.

— Hein? qu'avez-vous?

— Rien, ma petite amie. M. Bobinitsine, certainement, un charmant garçon...

Je suis enchanté de faire votre connaissance... Bon! qu'est-ce que je dis?... C'est-à-dire... je ne sais pas ce que j'ai. Comme il te plaira.

— M. Polienev.

— Aïe!

— Qu'est-ce encore?

— Rien!... Rien! M. Polienev aussi?... Ah! oui, certainement, M. Bobinitsine... M. Polienev.

— M. Torogov.

— Aïe! aïe!

— Ah çà, mais qu'avez-vous donc? On dirait que chacun de ces noms a des épines pour vous.

— Comment donc! pas du tout... c'est-à-dire oui. M. Bobinitsine, M. Polienev et M. Torogov.

— Et M. Bersenev, et M. Nioutsky, et M. Orsadov.

Ivan Andreïtch se laissa tomber sur un fauteuil ; il contemplait sa femme avec une stupeur admirative. Tout à coup, son visage s'éclaira : en somme, il n'était point fâché de pouvoir surveiller ces gens-là, sans courir.

— Oui, oui, reprit-il, cela te fera du monde. Et quels jours recevras-tu ?

— Les six jours de la semaine, déclara catégoriquement Glafira, en tenant à grand'peine son sérieux.

— Les six jours de... Ah !

— Et dès aujourd'hui, je vais envoyer des lettres ; vous daignerez ne pas oublier qu'on ne doit point vous voir.

— Cependant, ma petite amie... essaya de protester timidement Ivan Andreïtch.

Mais un geste impérieux lui imposa silence.

A quelque temps de là, Glafira avait

chez elle, dans son petit salon-boudoir, M. Bobinitsine. De la porte, à la serrure de laquelle Ivan Andreïtch avait l'oreille collée, il entendit cette conversation:

— Non, Mikhaïl Pavlovitch, je ne croirai jamais cela. Il est défiant, soupçonneux, jaloux...

— Et poltron, dit la grosse voix de Bobinitsine.

— Et poltron aussi, peut-être, mais je ne le crois pas si débauché.

« De qui parlent-ils? » se demandait Ivan Andreïtch.

— C'est comme cela. On l'a surpris sous un lit, sous le lit de la jeune femme d'un très-vieux fonctionnaire perclus de rhumatismes.

« Canaille! »

— Mais savez-vous, fit la voix claire

de Glafira, que si cela était prouvé, cela me donnerait tous les droits contre lui... Et les représailles...

— Certes, madame, tout Saint-Pétersbourg admire votre fidélité envers un homme qui, au vu et au su de tout le monde, vous trompe indignement.

Ivan Andreïtch entendit un petit éclat de rire aussitôt étouffé; mais ce qu'il ne put entendre, ce furent ces paroles que Bobinitsine dit tout bas en se penchant vers Glafira :

— Écoutez, finissons-en; ce rôle m'ennuie, je ne suis pas venu pour jouer la comédie. Croyez-vous qu'il soit derrière la porte?

— N'en doutez pas, répondit Glafira sur le même ton.

— Alors je vais lui écraser le nez, dit Bobinitsine en se levant.

— Non, non, pas encore, je veux d'abord lui donner une leçon.

Le chuchotement s'élevait, Ivan Andreïtch se demandait avec une immense inquiétude ce qu'*on* pouvait se dire tout bas. Tout à coup la basse-taille de Bobinitsine résonna de nouveau.

— Ah! par exemple, madame, cela passerait les bornes.

— Je parie.

— Nous allons bien voir, dit Bobinitsine.

Et soudain Ivan Andreïtch entendit tout près de lui la voix terrible éclater comme un tonnerre.

— Non, disait-elle, je ne crois pas qu'un homme d'honneur descende jamais jusqu'à écouter à une porte.

Et aussitôt Ivan Andreïtch, que d'ailleurs la peur paralysait, reçut sur le front,

sur son vénérable front déplumé de haut fonctionnaire, la porte, — la porte du boudoir de sa femme ! Il poussa un hurlement de douleur et s'enfuit, la tête dans les épaules. Avant d'avoir atteint l'extrémité du corridor, il entendit encore la grosse voix dire d'un ton d'imperturbable gravité :

— Non, il n'y avait personne.

Puis un joyeux, un impitoyable éclat de rire de Glafira.

Mais ceci n'est encore rien. Le plus grave « accident marital » d'Ivan Andreïtch, l'aventure scandaleuse qui défraya pendant huit jours la gazette pétersbourgeoise eut lieu le lendemain même.

Ce jour-là était « le jour de M. Torogov ». Dans la matinée, le vieux mari, dont le front, sinon le cœur, n'avait pas encore oublié l'inavouable blessure qu'il

avait reçue durant sa faction, s'était montré particulièrement désagréable. Il avait fait d'amères allusions aux visiteurs de Glafira. Enfin elle avait pu comprendre qu'il soupçonnait particulièrement, avec une rancune spéciale (quel esprit pénétrant!), M. Bobinitsine. Il hasarda même de dire « qu'elle ferait peut-être sagement » de renoncer à recevoir tous les jours, « qu'elle ferait mieux de prendre un jeudi ou un samedi ; en un mot, de grouper ses relations ».

Glafira ne répondit point. Elle toisa dédaigneusement le bonhomme, et sans parler sortit du boudoir où il était venu lui donner ces explications. Ivan Andreïtch pensif s'assit sur un large et profond divan que Glafira semblait affectionner, un meuble français qu'elle avait fait venir de Paris ; des ressorts très-doux, capitonnés de

velours épais; de larges franges soyeuses comblaient la distance entre le siége et le sol. Ivan Andreïtch s'abîmait dans ses pensées. Ni lui ni moi ne savons combien de temps il resta seul à méditer sur ses infortunes, sur les vicissitudes de sa vie de vieux mari d'une jeune femme. Tant y a qu'il était encore là, quand il entendit dans le corridor un pas d'homme, puis une voix trop connue. On ne sait pourquoi la pensée de recevoir lui-même M. Torogov fut insupportable à Ivan Andreïtch. Il se leva, considéra avec désespoir la fatale porte qui lui avait donné un si rude baiser, fit deux ou trois tours sur lui-même, avisa les rideaux des fenêtres, mais frémit aussitôt à la pensée qu'on pouvait trop aisément l'y surprendre, et finalement, le bruit des pas s'approchant, se glissa avec l'aisance d'une vieille habitude sous le di-

van. Il était si troublé que dans le premier moment « il s'arrangea » pour n'occuper que la moitié de la place; mais bientôt, ayant tâtonné dans la nuit des franges, il s'aperçut qu'il était seul, et cela lui fut une consolation.

Il s'installa même et, par comparaison, trouva sa situation commode, presque agréable.

Cependant M. Torogov s'assit sur le divan.

— Veuillez attendre, barine, elles [1] seront bientôt là.

Glafira ne se fit pas longtemps attendre.

En la voyant entrer, Torogov se lève, le sourire et le baiser aux lèvres; mais elle met un doigt sur sa bouche et dit d'un ton affable :

[1] Les domestiques russes parlent de leur maître ou de leur maîtresse à la troisième personne du pluriel.

—Soyez le bienvenu, Alexey Pétrovitch. Imaginez-vous que je cherche partout mon mari.

De la main, elle indique le dessous du divan. Torogov ouvre de grands yeux, puis tout à coup, n'y tenant pas, tombe assis sur le divan en pouffant de rire. Glafira fit chorus.

— Mais, demanda Torogov dès qu'il put parler, avez-vous bien regardé sous les lits? vous savez que c'est la retraite habituelle d'Ivan Andreïtch.

— Voulez-vous bien vous taire! Que dites-vous là! Je n'ai jamais cru un mot de cette absurde histoire; Ivan Andreïtch peut avoir des ridicules, mais je le crois incapable d'inconduite.

— Cette incrédulité vous honore. Pourtant ne laissez pas de regarder sous le lit, je vous le conseille.

Torogov, en insistant ainsi, pensait servir les intentions de Glafira, mais elle avait des projets plus lointains.

— Non, dit-elle, en lui faisant une mine significative; après tout, il peut être sorti sans que je m'en sois aperçue. Causons. Quand est le prochain bal de Skorpoulov?

— Dans une quinzaine, chère madame. Irez-vous?

— Je ne pense pas, vous savez que j'ai renoncé au monde...

— Quoi! à votre âge! Mais c'est un crime!

— Je me consacre à soigner mon mari. Il vieillit, je ne puis me le dissimuler; il a besoin de soins, d'affection. Car je vous répète que je ne crois pas un mot des sottes histoires qu'on raconte. Il m'aime, je l'adore, notre vie est une longue lune de miel.

— Vrai ? Quel charmant tableau ! une idylle, quoi ! Et la fidélité réciproque?

— Vous pouvez croire, monsieur Torogov, qu'en ce qui me concerne...

— Mais certainement ! Nul n'est mieux en situation que moi pour jurer qu'il n'y a pas de plus précieuse... femme... (il se penche vers Glafira pour lui chuchoter à l'oreille un autre mot), de femme plus vertueuse, dis-je, que vous, chère madame ! Ah ! Ivan Andreïtch est un heureux coquin !

— D'ailleurs, miaule Glafira, il a bien mérité son sort...

Un temps. Les deux bourreaux étouffent de rire et mangent leurs mouchoirs.

— Oh ! certes ! Tout Pétersbourg est unanime pour l'affirmer : Ivan Andreïtch n'a que ce qu'il mérite.

— Un homme très-savant !

— C'est-à-dire, tant il a de science, que ce n'est plus un homme, c'est un puits!

— Et il m'aime!

— A ne pouvoir vous quitter : on conte qu'il vous suit quand vous sortez et vous demande sur son chemin à tous les dvorniks. C'est touchant!

— N'est-ce pas?

Un silence prolongé.

Les deux interlocuteurs ne peuvent plus parler, ils ont assez à faire d'étouffer leur rire, le divan tremble.

— Imaginez-vous, reprend Glafira un peu calmée, qu'il lui est arrivé hier un petit accident. Il a une grosse bosse sur le front. Je lui demande : « Où t'es-tu fait cela, Coco? » et il me répond : « Ce n'est rien, c'est contre un mur. — Ou contre une porte? — Ou contre une porte peut-être. — Vois-tu, lui ai-je dit, tu es trop distrait,

tu es toujours absorbé dans des préoccupations de l'ordre le plus élevé, cela te porte malheur. A ton âge, te cogner contre une porte! — Contre un mur. — Non, lui ai-je dit, je crois plutôt que c'est contre une porte... Il me semble voir, à la forme de la bosse... avec tes distractions, tu te seras fait jeter une porte sur le nez. Sais-tu, ai-je ajouté, que je finirai par croire ce qu'on raconte, et que par distraction encore tu t'es oublié sous un lit? » Il a ri. Le pauvre cher homme! il a si bon caractère! On peut lui faire et lui dire tout ce qu'on veut, il suffit de savoir le prendre. Vous savez que c'est un père pour moi, Alexey Pétrovitch!

— Ah! un père, dit Torogov en affectant un ton très-grave.

Mais il ne put en dire davantage et cette fois s'étrangla, peu s'en faut, — en

avalant dans un spasme un coin de son mouchoir.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvre, et l'on annonce M. Bobinitsine.

— Bonjour, Mikhaïl Pavlovitch; quel heureux hasard! dit Glafira en tendant la main à Bobinitsine. (Elle vient de lui envoyer un mot pour le prier de venir.) Monsieur Bobinitsine et monsieur Torogov, permettez-moi de vous présenter l'un à l'autre; vous êtes faits pour vous entendre, étant tous deux de très-galants hommes.

— Je crois déjà connaître monsieur, dit Bobinitsine en saluant sèchement.

Torogov s'incline.

— Ne faites donc pas l'enfant, dit Glafira tout bas à Bobinitsine. Vous savez pourquoi je vous ai fait venir. Il est là-dessous, ajouta-t-elle en montrant le

divan. Nous allons rire, mais il faut être de bonne humeur.

— Soit, dit Bobinitsine en tendant la main à Torogov.

Glafira les fait asseoir sur le divan et prend place au milieu d'eux.

— Imaginez-vous, commence-t-elle, Mikhaïl Pavlovitch, que j'ai perdu mon mari.

— Bah!

— Comment! bah!... C'est tout ce que vous trouvez à me dire pour me consoler?

— Mais, vraiment... êtes-vous sûre...

— Je conseillais à madame, interrompit Torogov, de chercher sous les lits; elle ne veut pas m'en croire et...

— Taisez-vous, mauvaise langue, dit Glafira en donnant au jeune homme une petite tape sur les doigts.

— Ah! monsieur connaît aussi cette histoire? demande Bobinitsine.

— Oui... oui... dit Torogov tout secoué de rire, je la connais... trop... j'étais là.

En ce moment, on entend un léger bruit sous le divan. Les trois compères s'entre-regardent.

— Comment? minaude Glafira, vous, Alexey Pétrovitch! Avouez vous-même qu'il n'y a pas de quoi vous en vanter!

— Je l'avoue... j'étais en si mauvaise compagnie! Certes je donnerais beaucoup pour voir votre vieux barbon...

— Oh! fit Glafira très-choquée.

— Pardon! c'est Ivan Andreïtch que je voulais dire. Eh bien, donc, je donnerais beaucoup pour le revoir dans la même position sous un lit ou... sous un divan.

— Par exemple, sous un divan comme celui-ci, confirme Bobinitsine.

— C'est cela, c'est bien cela, sous un divan comme celui-ci, dit Torogov en se baissant pour soulever les franges du divan.

On entend un froissement sur le parquet.

—Imaginez-vous, reprend Torogov, que ce lit sous lequel j'avoue que nous étions deux n'était pas à beaucoup près aussi large que ce divan. Ivan Andreïtch se tenait sur le ventre.

— Ah! le malheureux! soupire Glafira... mais non, ce n'est pas possible, je ne vous crois pas...

— Pourtant, si monsieur était là, insinue Bobinitsine avec une pointe d'ironie.

— Et imaginez-vous qu'un petit chien est venu lui manger le nez, oui, oui... comme cela... dit Torogov en se mettant à genoux et en passant sa main sous le

divan; le petit chien jappait, jappait furieusement comme ceci...

Et Torogov se met à faire hou! hou! hou! en se penchant presque jusqu'à terre contre le divan. Glafira et Bobinitsine pensent mourir de rire.

Certes, c'eût été le moment pour Ivan Andreïtch de mettre fin à cette scène; il ne pouvait plus douter que sa présence sous le divan fût connue. Il n'avait rien de mieux à faire que de se lever avec un visage extrêmement sévère, en homme qui, au moins chez lui, a le droit, quand bon lui semble, de s'étendre sous les lits, voire même sous les divans. Il aurait prié M. Bobinitsine et M. Torogov de vouloir bien sortir et aurait renvoyé Glafira chez sa mère. Mais Ivan Andreïtch était incapable de telles résolutions énergiques. Pour l'instant, d'ailleurs, la peur et la honte lui

enlevaient « tous ses moyens ». Il ne put que se tenir *coi*, espérant sans trop y compter que ses bourreaux se contenteraient de lui avoir fait peur et ne pousseraient pas plus loin leur cruelle plaisanterie.

Torogov se rassied. Tout à coup Bobinitsine cesse de rire.

— Il fait bien chaud ici, dit-il en clignant de l'œil à Glafira. Si nous nous rapprochions de la fenêtre?

Glafira ne put répondre. Elle devine l'intention de Bobinitsine, et le rire lui coupe la parole.

— Parbleu, dit Torogov, transportons le divan près de la fenêtre... Madame y consent?

Glafira se lève sans mot dire. Torogov et Bobinitsine prennent le divan par les deux extrémités et se mettent en devoir de

le transporter à l'autre bout de la pièce.

Glafira s'attend à voir son pauvre mari étendu par terre à la place que le divan laisse libre. Quel n'est pas son étonnement ! il n'y a personne ! Seulement, on entend traîner par terre, d'une façon intermittente et saccadée, quelque chose qui doit être, à en juger par le bruit, un talon de botte, peut-être deux talons...

— Qu'est-ce donc ? dit Bobinitsine, quel est ce bruit? Madame, je crois que votre divan a besoin de quelque réparation. Il y a quelque chose de brisé : n'entendez-vous rien traîner ? Écoutez.

Et Bobinitsine, qui vraisemblablement tient le divan du côté où Andreïtch a la tête, se met à secouer le meuble comme un prunier. Torogov, n'en pouvant plus de rire, ouvre les mains, le divan tombe, et avec le divan le mari cramponné dessous.

Un gémissement, puis quelque chose comme le heurt d'un crâne...

Sans les épais tapis qui l'amortirent, le choc eût put avoir de désastreuses conséquences. On releva le divan, sous lequel on trouva Ivan Andreïtch évanoui.

Il va sans dire qu'après ce scandale, Ivan Andreïtch dut se séparer de sa femme, à laquelle il fut, par justice, obligé de faire une pension annuelle de cent mille roubles.

La jalousie!... « Othello n'est pas jaloux », a dit Pouschkine. Cette observation dénote toute la profondeur d'esprit de notre grand poëte. Othello, en effet, est seulement troublé parce qu'il a perdu son *idéal*. Mais il ne se cache pas, il n'épie pas, il n'écoute pas aux portes. Il est confiant. Il a fallu bien des insinuations, bien

des piqûres d'épingle pour l'amener au soupçon. Un vrai jaloux n'est pas ainsi. On ne peut s'imaginer la honte morale et la bassesse où sombre sans remords un jaloux. Non pas qu'il ait nécessairement l'âme vile et banale, au contraire! Un cœur noble, un amour pur, un dévouement réel peuvent fort bien se cacher sous les tables, acheter des limiers, épier, vivre dans cette boue de l'espionnage. Othello ne pouvait supporter la pensée même d'une trahison : je ne parle pas de *pardonner* : *supporter* seulement. Pourtant son âme est aussi naïve qu'une âme d'enfant. Ce n'est donc pas un véritable cas de jalousie : car il y a bien des compromissions possibles avec la jalousie. Ce sont les plus jaloux qui pardonnent le plus vite, et les femmes le savent bien : ils peuvent, après une scène d'ailleurs excessi-

vement tragique, pardonner une trahison presque évidente, presque immédiate; ils pardonnent les étreintes, les baisers qu'ils ont vus eux-mêmes, en se disant pour se consoler que « c'est peut-être pour la dernière fois que le rival s'en ira pour toujours à l'autre bout du monde, ou bien qu'ils emmèneront la bien-aimée quelque part où elle ne soit plus exposée à le rencontrer ». Il va sans dire que la réconciliation dure une heure, car le rival disparaîtrait-il, le jaloux en inventerait un second. Or que vaut un amour qu'il faut épier, espionner? Mais un vrai jaloux ne comprendra jamais cette question.

LE MOUJIK MAREY

SOUVENIR DE SIBÉRIE

C'était le deuxième jour de Pâques. L'air était chaud, le ciel bleu, le soleil haut et radieux, mais dans mon âme il faisait sombre. J'errais derrière la caserne. Je regardais, en les comptant, les barrières qui fermaient le préau. — Depuis deux jours la prison était en fête, les forçats ne travaillaient pas. La plupart d'entre eux étaient ivres. Les chambrées retentissaient d'injures, de querelles et de chansons ordurières. On jouait aux cartes sur les

lits de planches. Plusieurs hommes, battus jusqu'à la mort par leurs propres camarades pour avoir fait trop de tumulte, gisaient sur leurs lits. On les avait recouverts de leurs manteaux en attendant qu'ils reprissent connaissance. Plusieurs fois déjà les couteaux avaient été tirés.

Et cela durait depuis deux jours! J'en étais malade. D'ailleurs, je n'ai jamais pu voir sans dégoût une foule ivre, surtout dans un tel lieu!

Pendant ces deux jours, l'autorité n'avait pas paru à la prison; les perquisitions avaient été interrompues, on n'examinait plus si des bouteilles de vin n'étaient pas cachées sous les lits. Nos chefs comprenaient qu'il faut laisser « s'amuser », au moins une fois par an, même des forçats, que c'est le seul moyen d'éviter de pires excès.

Mais moi, la colère me prenait...

Je rencontrai le Polonais M...sky, un prisonnier politique. Il me jeta un regard désespéré; ses yeux luisaient, ses lèvres frémissaient.

« Je hais ces brigands! » me dit-il à demi-voix en serrant les dents, et il passa.

Je ne sais pourquoi, je rentrai aussitôt à la caserne, quoique je m'en fusse échappé comme un fou un quart d'heure auparavant, quand six hommes, six forts moujiks, s'étaient jetés tous à la fois sur un Tartare nommé Gazine pour le maintenir et le frapper. Ils l'avaient battu comme plâtre : de tels coups pourraient tuer un chameau. Mais le Tartare était un hercule, et on le frappait sans crainte. En rentrant, je l'aperçus dans un coin, étendu sur son lit, presque mort. On l'avait couvert d'un

touloupe [1], et les forçats en passant auprès de lui faisaient silence et évitaient de le toucher. On était pourtant sûr que dès le lendemain matin il reviendrait à lui, « mais de tels coups, qui sait? un homme peut en mourir!... »

Je me faufilai à ma place, en face d'une fenêtre grillagée; je m'étendis sur le dos, mis mes mains sous ma tête et fermai les yeux. J'aimais cette position : un homme qui semble dormir est ordinairement respecté, et l'on peut ainsi rêver et méditer. Mais je n'étais pas tranquille. Mon cœur battait à coups précipités et j'avais encore dans les oreilles le mot de M...sky :

« Je hais ces brigands! »

D'ailleurs, pourquoi décrirais-je mes impressions? Maintenant encore, j'en rêve

[1] Manteau en peau de mouton.

parfois, et je n'ai pas de plus terribles cauchemars. Peut-être aura-t-on observé que, jusqu'à ce jour, je n'ai presque jamais parlé de ma vie au bagne. Il y a dix ans[1] que j'ai écrit la *Maison des Morts,* sous le nom d'un personnage fictif : un condamné qui a tué sa femme. Et j'ajouterai à ce sujet que bien des personnes pensent et affirment encore que j'ai été exilé pour avoir assassiné ma femme...

Peu à peu pourtant je me calmai, et insensiblement je plongeai dans mes souvenirs. Pendant mes quatre ans de bagne, je n'ai cessé de songer à tout mon passé, et il me semble que j'y ai revécu, par le souvenir, toute ma vie morte. Les souvenirs se dressaient d'eux-mêmes devant moi. Je les évoquais rarement par un

[1] Dostoïevsky écrivait ceci en 1876.

effort de volonté. Cela commençait d'un point quelconque, d'un *petit trait* à peine perceptible, et peu à peu cela prenait les proportions d'un grand tableau, et l'impression se fortifiait et se complétait. Et moi-même je m'y intéressais, ajoutant de nouveaux traits à des événements depuis longtemps accomplis, les corrigeant et les arrangeant sans cesse. C'était mon seul plaisir.

Cette fois-ci, ce fut un insignifiant incident de ma première enfance qui me revint à la mémoire, du temps lointain où j'avais neuf ans. Je croyais bien l'avoir oublié. Mais, à cette époque, c'étaient surtout les souvenirs de ma première enfance que j'aimais à me rappeler.

Notre village, un mois d'août. Un jour sec et clair, un peu froid; du vent. L'été touchait à sa fin, et nous devions bientôt

partir pour Moscou : il allait bientôt falloir, durant tout un hiver, s'ennuyer à étudier le français...

Que je regrettais de quitter la campagne!

Je me rendis derrière la grange, je descendis dans le fossé et je montai au *losk*. (On appelait ainsi chez nous une épaisse futaie située de l'autre côté du fossé, jusqu'à la lisière d'un petit bois.)

Et voilà que j'entre au plus épais des arbustes, et j'entends à quelque distance de là, à une trentaine de pas peut-être, dans le champ, un moujik qui laboure la terre. Je sais qu'il laboure sur le penchant d'une colline et que le cheval doit avoir bien de la peine. De temps en temps j'entends le cri : Hue! hue! Je connais presque tous nos moujiks, mais je ne sais pas lequel laboure en ce moment, et, d'ail-

leurs, ça m'est égal. Je suis tout absorbé par mon occupation : moi aussi je travaille !

Je me taille une cravache en bois de noyer pour battre les grenouilles. Les baguettes de noyer sont si jolies et si flexibles ! C'est bien autre chose que des baguettes de pin ! Les scarabées et les hannetons m'intéressent aussi : j'en fais collection et j'en ai de « très-bien habillés ». J'aime aussi les petits lézards, si vifs, d'un si beau rouge jaunâtre, avec de petites taches. Mais j'ai peur des petits serpents. Heureusement que les serpents sont plus rares que les lézards. Il y a peu de champignons dans la futaie : c'est sous les pins qu'ils foisonnent ! Aussi, je vais y aller... Je n'aime rien tant au monde que la forêt avec ses champignons, ses fruits sauvages, ses scarabées, ses petits oiseaux,

ses hérissons, ses écureuils et cette douce odeur mouillée des feuilles pourries!

Encore à cette heure où j'écris, je sens cette odeur de notre pin de la campagne. Ces impressions durent toute la vie.

Tout à coup, au milieu du plus profond silence, j'entends distinctement et clairement ce cri :

« Au loup! au loup! »

Je pousse un cri de terreur; hors de moi, épouvanté, et, toujours criant, je cours droit vers le moujik en train de labourer.

C'était notre moujik Marey. Ce nom existe-t-il? Du moins tout le monde l'appelait ainsi; un moujik d'une cinquantaine d'années, fort, haut de taille, avec beaucoup de poils blancs dans sa grande barbe d'un blond sombre. Je le connaissais bien, mais jusqu'alors il ne m'était guère arrivé de lui parler.

Il arrêta son petit cheval en m'entendant crier. Je fus bientôt près de lui et m'accrochai d'une main à sa manche et de l'autre à la charrue. Il remarqua ma terreur.

— Le loup! m'écriai-je tout suffoquant.

Il leva vivement la tête et regarda instinctivement autour de lui, me croyant réellement poursuivi.

— Où donc?

— On a crié... Quelqu'un vient de crier : Au loup! balbutiai-je.

— Qu'as-tu? qu'as-tu? quel loup? Tu t'es trompé! Oh! mais... Quel loup peut-il y avoir ici? dit-il en adoucissant sa voix pour me rassurer.

Mais je tremblais toujours et m'accrochais plus fortement à son cafetan. Je devais être très-pâle. Il me regardait avec sollicitude et paraissait inquiet de me voir dans cet état.

— Ah! comme il a peur! *Ah iaïe!* dit-il en hochant la tête. Allons, mon enfant! Allons, petit!

Il me caressa la joue.

— Calme-toi donc! le Christ ne t'abandonne pas. Fais le signe de la croix.

Mais je ne pouvais faire le signe de la croix! Les coins de mes lèvres tremblaient, et c'était ce qui paraissait l'intriguer le plus.

Il étendit doucement son doigt épais tout terreux, avec un ongle tout noir, et toucha légèrement mes lèvres.

— Vois-tu!... *Ah iaïe!*

Il eut un long sourire presque maternel.

— Mon Dieu! mais qu'est-ce que c'est? Vois-tu!...

Je compris enfin qu'il n'y avait pas de loup, et que le cri que j'avais entendu était une illusion de l'ouïe. (J'avais déjà plus

d'une fois entendu des cris analogues. Plus tard, ces hallucinations passèrent avec l'enfance.)

— Eh bien! je m'en vais, dis-je en le regardant d'un air interrogatif et timide.

— Oui, va. Je te regarderai partir. Je ne te laisserai pas prendre par le loup, ajouta-t-il avec son étrange sourire maternel. Que le Christ soit avec toi! Va.

Il fit le signe de la croix sur moi et se signa lui-même.

Je partis, en me retournant tous les dix pas, et tant que je marchai, Marey resta immobile auprès de son cheval, me regardant comme il l'avait dit et me faisant signe de la tête quand je me retournais. J'avais un peu honte de ma peur, je l'avoue. Pourtant elle n'était pas tout à fait passée. Elle ne cessa complétement qu'au moment où j'atteignis l'autre ver-

sant du fossé, tout près du premier bâtiment. Là, notre chien de garde Voltchok[1] vint en courant vers moi. Avec Voltchok, j'étais tout à fait rassuré. Alors je me retournai pour la dernière fois vers Marey. Je ne pouvais plus distinguer son visage, mais je devinais qu'il continuait à me sourire tendrement tout en hochant la tête. Je lui fis un signe de la main, il me répondit de même et fouetta son cheval.

J'entendis encore dans le lointain : Hue! hue! et le petit cheval se remit à tirer la charrue...

D'où m'était venu ce souvenir? Qui le sait? Les détails avaient une étonnante précision. Je me dressai sur mon lit de planches, et je me rappelle avoir longtemps gardé sur mon visage le sourire des doux

[1] Petit loup.

souvenirs. Et un moment encore, je voulus poursuivre cette trace laissée dans ma mémoire par cette heure de mon enfance.

En quittant Marey, je me gardai bien de raconter à personne mon « aventure ». Et quelle aventure! D'ailleurs, j'oubliai bientôt Marey. Souvent par la suite je le rencontrai, mais sans essayer de lui parler ni du loup, ni de rien du tout...

Et tout à coup, maintenant, vingt ans après, en Sibérie, je me rappelais cette rencontre avec une singulière netteté, jusqu'au dernier trait.

C'est, sans doute, qu'elle s'était gravée d'elle-même dans mon âme, et si je me la suis rappelée à cette heure, c'est qu'il le fallait à cette heure... Et je revoyais ce sourire tendre et maternel d'un pauvre moujik serf, ses signes de croix, son hochement de tête, son : « Comme il a

eu peur, le petit! » Et surtout ce doigt épais, terreux, dont il avait avec une timide tendresse et si doucement touché mes lèvres tremblantes! Certes, tout le monde est disposé à rassurer un enfant. Mais là, dans cette rencontre isolée, il était arrivé quelque chose de bien différent. J'aurais été son propre fils, qu'il n'aurait pu me regarder d'un air meilleur et plus affectueux. Et qui l'y obligeait? Il était notre serf, et moi, — tout de même! — j'étais son petit maître. Personne ne pouvait savoir combien il avait été bon pour moi! Il n'y avait pas là de quoi le récompenser! Peut-être aimait-il les petits enfants : c'est possible. En tout cas, la rencontre était isolée, dans un champ vide, et Dieu seul a pu voir d'en haut de quel profond sentiment de tendresse humaine, de quelle fine et presque féminine

tendresse était rempli le cœur d'un moujik russe asservi, grossier et sauvage, et qui ne savait pas alors qu'il serait bientôt libéré.

En me levant de mon lit de planches, je jetai un coup d'œil autour de moi, et je sentis tout à coup que je pouvais maintenant regarder ces malheureux tout autrement que je l'avais fait quelques minutes auparavant; par une sorte de miracle, la haine et la colère avaient complétement disparu de mon cœur. Je fis quelques pas en examinant les visages que je rencontrai. « Celui-ci, pensai-je, ce moujik tout rasé, ce paria ivre qui gueule sa chanson d'une voix enrouée, peut-être est-ce Marey! Et si je pouvais fouiller dans son cœur... »

Dans la soirée, je rencontrai encore M...sky et je le plaignis.

Il n'avait aucun Marey dans ses souvenirs, et sa pensée était toute naturelle : « Je hais ces brigands ! »

Et puis, ces Polonais avaient souffert bien plus que nous.

ROMAN

EN NEUF LETTRES

I

PETRE IVANITCH A IVAN PETROVITCH.

Honoré Monsieur et très-cher ami,

IVAN PETROVITCH !

Voilà déjà trois jours que je vous poursuis, pourrais-je dire, mon très-cher ami, ayant besoin de vous parler pour une importante affaire, et je ne vous trouve nulle part. Hier, ma femme, en visite

chez Semen Alexeïtch, faisait à votre sujet une plaisanterie assez spirituelle : elle a dit que vous et votre femme Tatiana Petrovna, vous faites un ménage de Juifs errants. Il n'y a pas trois mois que vous êtes mariés, et vous négligez déjà vos pénates. Nous avons beaucoup ri, — très-sympathiquement pour vous, d'ailleurs. — Mais sérieusement, mon très-cher, vous m'avez donné bien du souci. Semen Alexeïtch me demandait si vous n'étiez pas au bal du club de la Société Unie. Je laisse ma femme chez Semen Alexeïtch, et je vole au club. Il y a de quoi rire et pleurer. Imaginez-vous ma situation : je vais au bal, seul, sans ma femme! Ivan Andreïtch me rencontre dans le vestibule, et, me voyant seul, en conclut aussitôt, le misérable, que j'ai pour le bal un goût passionné. Il me prend sous le bras, et veut

m'entraîner chez un maître à danser, me disant qu'à la Société Unie on n'avait pas la place de danser, et qu'il avait la tête fatiguée par le patchouli et le réséda. Je ne trouve ni vous, ni Tatiana Petrovna. Ivan Andreïtch me jure que vous êtes allé au *Malheur d'avoir trop d'esprit* [1], au théâtre Alexandrinsky.

J'y vole. Là pas plus qu'ailleurs je ne vous trouve. Ce matin je pensais vous rencontrer chez Tchistoganov. Pas du tout. Tchistoganov m'envoie chez Perepaltrine. Là, la même chose. En un mot, je me suis exténué. Je vous écris, pas d'autre parti à prendre. Il ne s'agit pourtant pas de littérature dans mon affaire. (Vous me comprenez!) Il vaudrait mieux nous expliquer de vive voix et le plus vite pos-

[1] Pièce célèbre de Griboïedov.

sible. Je vous prie donc de venir chez moi avec Tatiana Petrovna prendre le thé. Mon Anna Mikhaelovna sera ravie de votre visite. A propos, mon très-cher ami, puisque je vous écris, je vais aussi vous rappeler certaine chose. Je suis forcé de vous faire un reproche, mon honorable ami. Vous m'avez fait une plaisanterie un peu légère... Brigand! Vers le 15 du mois passé vous m'avez amené un de vos amis, Evgueni Nikolaïtch, que vous me recommandiez chaudement, — ce qui est à mes yeux le plus sacré des passe-ports. — Je me réjouis de cette occasion de vous être agréable, j'ouvre mes bras et ma maison à votre ami. Mais je ne savais pas que ce fût une manière de me mettre la corde au cou. Une jolie affaire! Je n'ai pas le temps de vous expliquer tout cela, et d'ailleurs ce ne sont pas des choses à écrire. Mais je

vous prie, mon méchant ami, d'insinuer à votre jeune homme, délicatement, comme entre parenthèses, à l'oreille, en douceur, qu'il y a dans la capitale beaucoup d'autres maisons que la mienne. Je suis excédé, mon petit père! Quand nous nous verrons, je vous conterai tout. Non pas que ce jeune homme ait de mauvaises manières, ou des vices, non pas! C'est un garçon charmant et aimable. Mais attendez un peu que nous puissions nous parler. En attendant, si vous le voyez, insinuez-lui donc, mon très-honoré, que... Vous savez quoi, mon très-honoré ami. Je l'aurais fait moi-même, mais vous connaissez mon caractère : je ne puis m'y décider, voilà! D'ailleurs, c'est vous qui me l'avez présenté. En tout cas, ce soir nous nous expliquerons ces détails, et maintenant au revoir. Je reste, etc.

P. S. — Mon petit est malade depuis huit jours, et cela va de mal en pis. Il fait ses dents. Ma femme ne le quitte pas, elle est triste. Venez donc, vous nous ferez plaisir, mon très-cher ami. »

II

IVAN PETROVITCH A PETRE IVANOVITCH.

Honoré Monsieur Petre Ivanovitch !

« J'ai reçu hier votre lettre, je l'ai lue et suis resté très-surpris. Vous m'avez cherché Dieu sait où, quand j'étais tout simplement chez moi. Jusqu'à dix heures j'ai attendu Ivan Ivanitch Tolokonov. Nous montons aussitôt en voiture, ma femme et moi ; je dépense de l'argent, je viens chez vous vers six heures et demie. Vous êtes

absent! Votre femme me reçoit. Je vous attends jusqu'à dix heures et demie. Je prends ma femme, je dépense encore de l'argent, je loue une voiture, je ramène ma femme à la maison et je vais chez les Perepalkine, espérant vous trouver là. Mes calculs sont encore déçus. Je rentre, je ne puis fermer l'œil de la nuit, tant je suis inquiet. Le lendemain matin, je frappe trois fois chez vous, à neuf heures, dix heures et onze heures. Je dépense trois fois de l'argent pour des voitures, et j'en suis pour une veste.

En lisant votre lettre, j'ai donc eu lieu de m'étonner. Vous parlez de Evgueni Nikolaïtch, vous me demandez de lui insinuer... et vous ne me dites pas pourquoi. J'approuve votre prudence, mais il y a papier et papier, et moi, je ne suis pas homme à donner les papiers d'im-

portance à ma femme pour faire des papillotes. Enfin je ne comprends pas le sens de votre lettre. Du reste, pourquoi me mettre dans cette affaire ? Je ne fourre pas mon nez partout. Vous auriez pu lui interdire vous-même votre porte. Il faut nous expliquer d'une manière décisive, je n'ai pas de temps à perdre. D'ailleurs, je suis gêné, et je ne sais ce que je serai obligé de faire si vous négligez de vous conformer aux conditions établies entre nous. Le voyage n'est pas long, mais il coûte. Or, ma femme se lamente, elle veut une capote en velours à la mode.

Quant à Evgueni Nikolaïtch, je m'empresse de vous dire que j'ai pris des renseignements sur lui chez Pavel Semenitch Perepalkine. Il a cinq cents âmes dans le gouvernement d'Yaroslav, et de sa grand'mère il en héritera trois cents de plus. Le

chiffre exact de sa fortune, je l'ignore. Je pense que vous devez le connaître. Je vous prie de me donner un rendez-vous ferme. Vous avez rencontré hier Ivan Andreïtch qui vous a dit que j'étais avec ma femme au théâtre Alexandrinsky ? Il en a menti.

J'ai l'honneur d'être...

P. S. — Ma femme est enceinte. Elle est nerveuse et parfois mélancolique. Il arrive que, dans le théâtre, on tire des coups de fusil et l'on fait entendre des tonnerres artificiels. Vous sentez bien que je me garde de l'y conduire, pour ne pas l'effrayer. Quant à moi, je ne suis pas très-amateur de spectacles.

III

PETRE IVANOVITCH A IVAN PETROVITCH.

Mon très-estimable ami,
Ivan Petrovitch!

Je m'excuse, je m'excuse, je m'excuse mille fois, mais je me hâte de me justifier. Hier, vers six heures, nous étions en train de parler de vous (avec sympathie), quand un exprès de mon oncle Stepan Alexeïtch est venu nous apporter la nouvelle que ma tante est au plus mal. De peur d'effrayer ma femme, sans lui dire un mot de cela et prétextant une tout autre affaire, je me suis rendu chez ma tante. Je la trouve soufflant à peine. Juste à cinq heures, elle avait eu une at-

taque d'apoplexie, la troisième en deux ans. Karl Fedoritch, le médecin de la maison, déclare qu'elle ne passera peut-être pas la nuit. Jugez de ma position, très-cher ami. J'ai passé toute la nuit debout, inquiet, abreuvé de chagrin. Au matin seulement, complétement épuisé, brisé physiquement et moralement, je me suis couché sur un divan, sans penser à dire qu'on me réveillât de bonne heure, et je n'ai rouvert les yeux qu'à onze heures et demie. Je me rends chez ma femme. La pauvre! elle désespérait de me revoir! Je mange un morceau à la hâte, j'embrasse mon enfant, je rassure ma femme et je viens chez vous : personne! que Evgueni Nikolaïtch. Je rentre chez moi, je prends la plume et je vous écris cette présente. Ne soyez pas fâché contre moi, cher ami. Prenez ma tête coupable, mais ne me

gardez pas rancune. Votre épouse m'a appris que vous deviez être ce soir chez les Slavianov. J'y serai absolument, je vous attends avec impatience et je reste, etc.

P. S. — Notre petit nous désole, Karl Fedoritch lui a fait une ordonnance. Il gémit, tout hier il ne nous a pas reconnus. Aujourd'hui, il commence à reprendre connaissance et ne cesse de murmurer : Papa, maman, bbou... Ma femme a passé la nuit dans les larmes.

IV

IVAN PETROVITCH A PETRE IVANOVITCH.

Très-honoré Monsieur,

Petre Ivanovitch !

Je vous écris chez vous, dans votre

chambre, sur votre bureau. Voilà deux heures et demie que je vous attends. Permettez-moi de vous dire franchement, Petre Ivanovitch, mon opinion sur votre inconvenante façon d'agir. De votre dernière lettre j'ai conclu qu'on vous attendait chez les Slavianov. Vous m'invitez à m'y rendre, j'y vais, j'y reste cinq heures durant, et vous vous abstenez de vous y montrer. Est-ce que je suis un bouffon, dites? Permettez, Monsieur... Je viens chez vous le matin, espérant vous trouver, et sans imiter certains individus qui cherchent les gens Dieu sait où, au lieu d'aller tout simplement les demander chez eux à une heure convenable. Et vous n'êtes pas là! Je ne sais ce qui me retient de vous dire toutes vos vérités. Vous retardez l'exécution de certaines de nos conventions, et en calculant toute cette affaire,

je ne puis m'empêcher de constater que la tendance de votre esprit est extraordinairement rusée. Je vois cela clairement aujourd'hui : vous avez machiné la chose de longue main. Je n'en veux pour preuve que cette circonstance : la semaine dernière déjà vous avez repris d'une manière illicite la lettre par laquelle vous aviez approuvé vous-même, très-vaguement, il est vrai, nos conventions sur une circonstance qui vous est bien connue. Vous avez peur des preuves et vous les supprimez. Mais je ne vous permets pas de me prendre pour un sot. Je ne me considère pas encore comme tel, et tout le monde est de mon avis. J'ouvre les yeux. Vous voulez faire une diversion avec cette histoire d'Evgueni Nikolaïtch, et lorsque, d'après votre propre invitation, je cherche à vous joindre, vous me fixez de faux rendez-vous et vous vous

cachez. Peut-être pensez-vous me lasser? Vous prétendiez vous reconnaître envers moi de services que vous n'avez pas oubliés en me recommandant à diverses personnes; là-dessus, vous embrouillez si bien les affaires que vous parvenez à m'emprunter de l'argent, des sommes importantes sans me donner de reçu, — cela, il y a huit jours. Et maintenant, on ne vous voit plus! Peut-être comptez-vous sur mon prochain voyage à Simbirsk et pensez-vous que d'ici là nous n'aurons pas le temps d'arriver à une solution. Mais je vous déclare solennellement et je vous donne ma parole d'honneur que, s'il le faut, je resterai deux mois de plus à Pétersbourg, mais je vous trouverai, je vous le jure. Je termine en vous déclarant que, si aujourd'hui vous ne me donnez satisfaction d'abord par lettre et ensuite ver-

balement, en tête-à-tête, si vous ne relatez pas dans votre lettre les conditions principales de nos conventions, si vous ne m'expliquez pas vos pensées à propos d'Evgueni Nikolaïtch, je serai forcé de recourir à des mesures très-désagréables pour vous et qui d'ailleurs me répugnent.

Permettez-moi de rester, etc.

V

PETRE IVANOVITCH A IVAN PETROVITCH.

11 novembre.

Mon très-cher et très-estimable ami,

Ivan Petrovitch !

Votre lettre m'a causé un profond chagrin. N'avez-vous pas honte, mon cher et injuste ami, d'agir ainsi avec l'homme qui

vous est le plus dévoué, à la hâte, sans explication, sans crainte de me blesser? Mais je m'empresse de répondre à vos accusations. Vous ne m'avez pas trouvé, Ivan Petrovitch, hier, parce que j'ai été appelé de la façon la plus subite au chevet de la mourante. Ma tante Evfimia Nikolaevna est morte hier soir à onze heures. J'ai été unanimement choisi pour conduire la cérémonie funèbre. J'ai eu tant à faire que je n'ai pu, ce matin, ni vous voir ni même vous écrire une ligne. Je suis navré du malentendu qui nous sépare. Et quant à ce que je disais d'Evgueni Nikolaïtch en passant et par manière de plaisanterie, vous avez exagéré tout cela. L'affaire n'avait pas tant d'importance. Vous me parlez d'argent et d'inquiétudes que vous auriez à ce propos. Mais je suis prêt à satisfaire à vos désirs grossiers. Soit dit

encore en passant, les 350 roubles que j'ai pris chez vous la semaine dernière ne constituent pas un emprunt, je dois vous le rappeler. Dans ce dernier cas, vous en auriez certainement un reçu signé de moi. Je ne m'abaisse pas à discuter les autres articles de votre lettre. Tout cela est un malentendu causé par votre emportement accoutumé et, je dois le dire aussi, votre franchise naturelle. Je sais que votre caractère ouvert ne souffre aucune hésitation, vous serez le premier à me tendre la main.

Vous vous êtes trompé, Ivan Petrovitch, vous vous êtes gravement trompé!

Quoique votre lettre m'ait blessé, je suis prêt à venir vous présenter mes excuses. Mais je suis tellement accablé de soucis depuis hier que je suis mort de fatigue, et je me tiens à peine debout. Pour

comble de malheur, ma femme est au lit. Je crains une maladie sérieuse. Quant à mon petit, grâce à Dieu, il est mieux.

Mais je quitte la plume... Les affaires m'appellent, un tas d'affaires! Permettez-moi, mon très-cher ami, de rester, etc.

VI

IVAN PETROVITCH A PETRE IVANOVITCH.

14 novembre.

Très-honoré Monsieur

Petre Ivanovitch!

J'ai patienté trois jours. J'ai tâché d'employer utilement ce temps. Mais sentant que la politesse et l'aménité sont les premiers devoirs d'un homme civilisé,

j'ai, depuis ma lettre du 10, évité de me rappeler à votre souvenir, cela en partie pour vous laisser le temps de vous acquitter de vos obligations de chrétien envers votre tante, et en partie par suite de certaines réflexions et recherches à propos d'une affaire pressante. Maintenant, je viens m'expliquer avec vous définitivement.

Je vous avoue sans ambages qu'à la lecture de vos deux premières lettres j'avais cru que vous vous mépreniez sur mes intentions. C'est pourquoi j'ai cherché à vous voir pour m'expliquer de vive voix avec vous. La plume est si trompeuse! J'ai dû m'exprimer obscurément, et vous aurez pris le change. Vous n'ignorez pas que je suis mal au fait des bonnes manières, et que j'évite le dandysme creux et toute affectation. Une expérience déjà

longue m'a appris combien l'extérieur trompe, et que la vipère se cache souvent sous les fleurs. Mais vous m'aviez compris, et si vous ne me répondiez pas comme vous le deviez, c'était par hypocrisie, étant d'avance résolu à ne pas tenir votre parole d'honneur, au risque de rompre nos relations amicales. Vous l'avez assez prouvé par votre conduite indigne à mon égard, conduite onéreuse pour mes intérêts et que je n'aurais jamais attendue de vous. Je n'y voulais pas croire jusqu'à ce jour, car, séduit au commencement de nos relations par vos manières distinguées, l'élégance de votre élocution, votre entente des affaires et des intérêts, je croyais trouver en vous un ami, un camarade véritable. Mais je vois bien que beaucoup de gens, sous des dehors d'hypocrite politesse, cachent des traits empoisonnés : ils

emploient toute leur intelligence à faire au prochain le plus de tort possible. Ils craignent la plume et le papier, et, bien loin de rechercher l'utilité de la patrie et de leurs semblables, ne travaillent qu'à tromper leurs contractants.

Votre mauvaise foi, Monsieur, résulte clairement des faits.

D'abord, tandis qu'en termes nets et précis je vous décrivais, Monsieur, ma situation et vous demandais le sens de vos sous-entendus par rapport à Evgueni Nikolaïtch, vous avez gardé le silence, et tout en m'irritant par vos soupçons injurieux, vous vous êtes dérobé à toute explication franche.

Après de tels innomables procédés, vous m'écrivez que tout cela vous chagrine. Enfin, quand les instants étaient pour moi si précieux, non content de

vous être fait chercher dans toute la capitale, vous m'écrivez sous couleur d'amitié des lettres où, vous taisant intentionnellement sur notre affaire, vous bavardiez sur toute autre chose pour me donner le change, parlant de la maladie de votre estimable épouse, des soins consacrés par le médecin à votre enfant qui fait ses dents, revenant sur ces détails dans chacune de vos lettres avec une impertinente assiduité. Vous me donnez rendez-vous sur rendez-vous, et vous n'allez à aucun, prétextant l'opportune attaque d'apoplexie de votre tante qui vous fournit ainsi un prétexte dont vous n'avez pas eu honte d'abuser. Or, j'ai appris, pendant ces trois jours, que votre tante a eu son attaque le 7 au soir, un peu avant minuit. Vous n'avez donc pas craint de profaner les saintes relations de la famille pour

tromper un étranger! Enfin, votre tante est morte juste vingt-quatre heures après la date que vous avez eu l'impudence de m'assigner...

Je n'en finirais pas si je voulais faire la somme de toutes vos supercheries. Et vous m'appelez votre ami sincère! Cela dans le but évident, selon moi, de me donner le change.

J'arrive maintenant à votre tromperie capitale, à ce silence obstiné en ce qui concerne nos intérêts communs, à cet indigne vol de la lettre où vous aviez si vaguement expliqué nos conventions relatives à cet emprunt forcé de 350 roubles sans reçu, et aussi à vos calomnies dirigées contre notre commun ami Evgueni Nikolaïtch. Je vois bien que vous vouliez me laisser entendre qu'on ne peut rien lui extorquer, qu'il n'est, à ce point de

vue, ni chair ni poisson. Quant à moi, je connais Evgueni Nikolaïtch et le tiens pour un jeune homme très-modeste et d'excellente conduite, qui mérite l'estime universelle. Je sais que chaque soir, pendant quinze jours de suite, vous lui gagniez plusieurs dizaines et même souvent une centaine de roubles. Aujourd'hui, vous niez tout cela, et non-seulement vous oubliez les peines que j'ai prises pour vous, mais encore vous vous appropriez mon argent, me séduisant par de belles promesses, et vous vous dispensez de m'en remercier, sans scrupule de loyauté, employant même le mensonge pour salir à mes yeux un homme que j'ai introduit dans votre maison. Vous-même, pourtant, à ce que je me suis laissé dire, vous le faites passer pour le premier de vos amis, quoique vos intentions soient

évidentes et que chacun sache ce que vaut votre amitié.

Je termine, ces explications me semblant suffisantes. Je conclus : si, au plus tôt, au reçu de ma lettre, vous ne me retournez pas les 350 roubles et toutes les autres sommes que vous m'avez promises, je recourrai à tous les moyens possibles pour obtenir satisfaction, dussé-je employer la force. Je vous déclare que je suis en possession de certaines pièces qui, dans les mains de votre humble serviteur, peuvent vous nuire et salir irrémédiablement votre nom.

Permettez-moi de rester, etc.

VII

PETRE IVANOVITCH A IVAN PETROVITCH.

15 novembre.

Ivan Petrovitch,

Au reçu de votre étrange lettre de moujik, j'ai pensé d'abord la déchirer en morceaux. Mais je la garde à titre de curiosité. Du reste, je regrette sincèrement les malentendus qui sont survenus entre nous. Je ne voulais même pas vous répondre, mais la nécessité m'y force. Je dois vous déclarer qu'il me serait très-désagréable de vous voir jamais dans ma maison. Ma femme partage mon sentiment : elle est faible de santé, et l'odeur du gou-

dron[1] fatigue ses bronches. Elle renvoie à votre épouse les livres que celle-ci lui a prêtés : *Don Quichotte de la Manche*, — avec sa reconnaissance. Quant à vos caoutchoucs, j'ai le regret de vous dire qu'on n'a pu les trouver nulle part. On les cherche, et s'ils restent introuvables, je vous en achèterai une paire.

Du reste, j'ai l'honneur d'être, etc.

VIII

(Le 16 novembre, Petre Ivanovitch reçoit par la poste deux lettres. En ouvrant la première enveloppe, il en retire un bil-

[1] Les moujiks ont coutume d'enduire leurs bottes de goudron.

let plié dans tous les sens, un papier rose tendre. L'écriture est de sa femme, le billet est adressé à Evgueni Nikolaïtch et porte la date du 2 novembre. L'enveloppe ne contient pas autre chose, Petre lit :)

Cher Eugène ! Je n'ai absolument pas pu hier. Mon mari n'est pas sorti de la soirée. Viens demain à onze heures précises. A dix heures et demie mon mari part pour Tzarskoïé [1] et ne rentrera qu'à minuit. J'ai enragé toute la nuit durant. On te remercie pour l'envoi des nouvelles et de la correspondance. Quel tas de paperasses ! C'est donc elle qui a écrit tout cela ! D'ailleurs, ce n'est pas sans style. Merci, je vois que tu m'aimes. Ne sois pas fâché pour hier, et viens, au nom de Dieu !

A.

[1] Tzarskoïé-Siélo, résidence d'été du Tzar.

(Petre Ivanovitch décachette la seconde enveloppe.)

PETRE IVANOVITCH !

Je n'aurais, de moi-même, jamais remis les pieds chez vous; il était inutile de noircir tant de papier pour cela.

Je partirai la semaine prochaine pour Simbirsk. Votre très-cher et très-honoré ami Evgueni Nikolaïtch vous restera. Je vous souhaite du bonheur ! Quant aux caoutchoucs, quittez ce souci.

IX

(Le 17 novembre, Ivan Petrovitch reçoit par la poste deux lettres. En ouvrant la première enveloppe, il en retire un billet écrit à la hâte. L'écriture est de sa femme,

le billet est adressé à Evgueni Nikolaïtch et porte la date du 4 août. L'enveloppe ne contient pas autre chose, Ivan lit :)

Adieu, adieu, Evgueni Nikolaïtch ! Que Dieu vous récompense ! Soyez heureux ! Quant à moi, mon sort est terrible. Que votre volonté soit faite ! Sans ma tante, je vous aurais tout dit. Ne riez pas de moi, ni de ma tante. Je me marie demain. Ma tante est ravie d'avoir rencontré un bon garçon qui consente à me prendre sans dot. C'est aujourd'hui pour la première fois que je l'ai examiné. Il me paraît très-bon. On me presse. Adieu ! adieu, mon chéri ! Souvenez-vous de moi qui ne vous oublierai jamais. Adieu. Je signe cette dernière comme ma première... Vous vous rappelez ?

TATIANA.

(Dans la seconde enveloppe Ivan Petrovitch trouve ce qui suit :)

Ivan Petrovitch ! Demain vous recevrez des caoutchoucs neufs. Je n'ai pas l'habitude de prendre quoi que ce soit dans la poche des autres. Je n'aime pas non plus ramasser dans les rues des chiffons de papier.

Evgueni Nikolaïtch part, ces jours-ci, pour Simbirsk, où l'appellent les affaires de son grand-père. Il m'a prié de lui trouver un compagnon : en voulez-vous ?

CALCUL EXACT

Il y a peu de jours, j'assistais à un mariage... Mais non, je préfère vous raconter un « arbre de Noël ». Le mariage m'a plu fort, c'était bien joli; mais l'autre événement est plus intéressant encore. C'est ce mariage d'ailleurs qui m'a rappelé cet arbre de Noël. Voici la chose.

La veille du nouvel an, — il y a cinq ans de cela, — j'avais été invité à un bal d'enfants. Le bal se donnait chez un homme d'affaires connu, très-répandu dans le monde. On pouvait se douter que ce bal n'était qu'un prétexte de réunion

pour les grandes personnes, dans un but intéressé. Moi qui n'étais pas de cette société et qui n'avais point d'affaires à traiter, je pus assister à la soirée en spectateur. Il y avait là un personnage inconnu qui était venu comme moi participer à cette fête de famille...

C'est lui que je vis tout d'abord. Un homme de haute taille, maigre, très-sérieux, convenablement vêtu. Mais on se rendait aisément compte qu'il restait, lui aussi, étranger à la fête. Dès qu'il pouvait se retirer dans un coin isolé, il cessait de sourire, fronçait ses sourcils noirs et épais. J'appris par la suite qu'il habitait la province et qu'il était venu dans la capitale pour une affaire très-compliquée. Il avait présenté au maître de la maison une lettre de recommandation, et il avait été invité par politesse. On ne lui proposa

pas de jouer aux cartes, on ne lui offrit pas de cigares, personne ne lui parlait. (On devinait sans doute l'oiseau à son plumage.) Et l'inconnu, ne sachant que faire de ses mains, caressait continuellement ses favoris, — de très-beaux favoris, — et il les tirait avec tant de soin qu'on eût pu croire que ses favoris étaient nés avant lui et qu'il n'était venu qu'après, pour les soigner.

Une autre figure m'intéressa. Une tout autre figure, un personnage! On l'appelait Julian Mastakovitch. Dès le premier regard, on démêlait bien l'hôte honoré : il était pour le maître ce que celui-ci était à l'inconnu. Le maître et la maîtresse lui disaient des mots affables, le faisaient boire, le choyaient, lui présentaient les autres invités et ne le leur présentaient pas. Je remarquai même que le maître de

la maison eut les larmes aux yeux quand Julian Mastakovitch vint à dire qu'il n'avait pas encore passé d'aussi agréable soirée. Je me sentais mal à l'aise auprès d'un tel personnage, de sorte qu'après avoir regardé les enfants, je me retirai dans un petit salon complétement vide. Là, je m'assis dans une sorte de serre qui occupait à peu près la moitié de la pièce.

Les enfants étaient charmants, et décidément ne consentaient pas à n'être que les copies des *grands,* malgré tous les sermons des mères et des gouvernantes. Ils dévalisèrent en rien de temps l'arbre jusqu'au dernier bonbon, et eurent le temps de casser à moitié les joujoux avant qu'ils leur eussent été méthodiquement distribués. Je remarquai un très-joli gamin avec de longs cheveux frisés : il avait voulu absolument me tuer avec un fusil de bois.

Mais sa sœur surtout fit ma conquête, une fillette de onze ans, « belle comme un Amour », douce, pâle, avec de grands yeux rêveurs, un peu à fleur de tête. Elle avait dû être, d'une façon quelconque, molestée par les autres enfants, car elle finit par venir toute seule jouer à la poupée dans le salon où je m'étais retiré.

Les hôtes se montraient avec considération un riche entrepreneur, le père de la petite fille; quelqu'un remarqua tout bas qu'il avait déjà mis de côté pour elle une dot de trois cent mille roubles. Je me retournai pour voir qui ce détail impressionnait le plus, et mon regard tomba sur Julian Mastakovitch, qui, les mains croisées au dos, écoutait avec une attention extrême le bavardage de ses voisins.

Je ne pus assez admirer la sagesse des maîtres quand il fallut procéder à la dis-

tribution des joujoux. La petite fille qui avait déjà trois cent mille roubles de dot reçut une très-riche poupée. Les cadeaux suivaient ensuite une progression descendante, selon la fortune et la dignité des parents. Le dernier des enfants, un gamin de dix ans, maigriot et rousseau, reçut seulement un petit livre qui traitait des « beautés de la nature » et était plein de récits touchants : pas une gravure, pas même une vignette. Il avait pour mère la gouvernante de la maison. Il portait une petite veste en drap très-simple. Il prit son livre et rôda longtemps autour des joujoux. Il aurait bien voulu jouer avec les autres enfants, mais n'osait pas. On voyait qu'il sentait et comprenait sa situation.

J'aime beaucoup observer les enfants. Il est curieux de voir se manifester en

eux pour la première fois une volonté indépendante.

Je remarquai que le petit rousseau était si fasciné par les joujoux, particulièrement par le théâtre où il rêvait de jouer, lui aussi, un rôle, qu'il se décida à flagorner ses camarades, souriant, faisant le joli. Il donna une pomme à un gros garçonnet qui avait un mouchoir plein de cadeaux. Il monta même dans ses bras un bébé sur le théâtre, ayant trouvé ce moyen pour s'y faire tolérer. Mais un instant après un méchant gamin le frappa. L'enfant n'osa pas pleurer. Sa mère, la gouvernante, vint et lui ordonna de ne pas empêcher les enfants de jouer. Il se retira aussitôt dans le salon où était la petite fille. Elle se montra plus abordable, et tous deux se mirent à habiller la riche poupée.

J'étais assis depuis une demi-heure dans la serre, et je somnolais presque en écoutant la conversation des deux enfants, le rousseau et la dot de trois cent mille roubles, qui s'agitaient autour de la poupée, quand tout à coup Julian Mastakovitch entra. J'avais remarqué, un instant auparavant, qu'il parlait avec animation au papa de la riche fiancée future, — un gros homme dont il venait de faire la connaissance : la conversation avait pour objet la valeur comparée des fonctions d'État.

Il restait rêveur et semblait compter quelque chose sur ses doigts.

— Trois cent... trois cent..., murmurait-il. Onze... douze... treize... seize — cinq ans. Admettons à 4 pour 100, 12... 5 fois 12, 60, et un an 60... Eh bien, admettons qu'il y aura en tout, dans cinq

ans, 400... Oui, voilà... Mais lui, il ne prend pas 4, le misérable, c'est peut-être 8 ou 10 pour 100... Enfin, supposons cinq cents, 500,000, c'est sûr... Hum! Eh bien, le reste pour les chiffons... Hum!

Après avoir fait ces réflexions, il se moucha et allait sortir de la chambre, quand tout à coup il aperçut la petite fille et s'arrêta. (Il ne me voyait pas, j'étais caché par les plantes.) Il me parut très-émotionné. Était-ce son calcul qui l'agitait? Il se frottait les mains et ne pouvait tenir en place. Il jeta un regard décidé sur sa fiancée future. Il allait s'approcher d'elle, mais il examina tout d'abord la chambre autour de lui. Puis, sur la pointe des pieds, comme s'il se fût senti coupable, il vint à l'enfant, avec un sourire, s'inclina et lui baisa les cheveux. La fillette, surprise, jeta un cri.

— Que faites-vous ici, ma chère enfant? demanda-t-il à voix basse, tout en regardant autour de lui et en donnant des petites tapes sur les joues de l'enfant.

— Nous jouons...

— Ah! avec lui?

Julian Mastakovitch regarda de travers le gamin.

— Retourne donc dans le salon, mon ami, dit-il au garçonnet.

Le gamin le regardait en silence avec de grands yeux. Julian Mastakovitch examina encore tout autour de lui et se pencha vers la fillette.

— Qu'avez-vous là, ma chère enfant? demanda-t-il. Une poupée?

— Une poupée, répondit la fillette timidement.

— Une poupée!... Savez-vous, ma chère enfant, en quoi votre poupée est faite?

— Je ne sais pas...

— Mais de petits chiffons, ma petite âme... Garçon, tu ferais bien d'aller rejoindre tes petits camarades au salon, reprit Julian Mastakovitch en dévisageant sévèrement l'enfant.

Mais la fillette et le gamin froncèrent les sourcils et se saisirent les mains. Ils ne voulaient pas se séparer.

— Et savez-vous pourquoi l'on vous a donné cette poupée? reprit Julian Mastakovitch en baissant de plus en plus la voix.

— Je ne sais pas.

— Parce que vous avez été sage et obéissante pendant toute la semaine.

A ce moment, Julian Mastakovitch, de plus en plus ému, regarda une dernière fois autour de lui, et, baissant encore davantage la voix :

— M'aimerez-vous, demanda-t-il, chère petite fille, quand je viendrai en visite chez vos parents?

En disant cela, Julian Mastakovitch fit mine d'embrasser de nouveau la fillette; mais le rousseau, la voyant au moment de pleurer, lui prit les mains et se mit à geindre par sympathie pour elle.

Julian Mastakovitch se fâcha.

— Va-t'en! Va-t'en d'ici! Va-t'en! Va au salon avec tes camarades!

— Mais non, il ne faut pas! Il ne faut pas! Allez-vous-en vous-même, dit la fillette. Laissez-le! laissez-le!

Elle allait pleurer.

Un bruit se fit à la porte. Julian Mastakovitch redressa aussitôt avec terreur sa majestueuse stature. Mais le rousseau eut plus peur que lui, et abandonnant la fillette, rasant les murs, s'enfuit dans la

salle à manger. Pour ne laisser aucune prise au soupçon, Julian Mastakovitch passa aussi dans la salle à manger. Il était rouge comme la crête d'un coq et se sentit gêné en se regardant dans la glace. Il regrettait peut-être son impatience. Peut-être s'était-il laissé trop « emballer » par les calculs qu'il avait faits sur ses doigts, car n'avait-il pas agi imprudemment, comme un gamin? Quelle hâte! Pourquoi ainsi secrètement aborder le *sujet*, puisque cette fillette ne pourrait être un réel *sujet* avant au moins cinq ans?

Je suivis l'honorable personnage au buffet, et j'assistai à un étrange spectacle. Julian Mastakovitch, cramoisi de dépit, faisait des grimaces épouvantables au petit rousseau, qui, s'éloignant toujours davantage, ne savait où se cacher.

— Va-t'en! Que fais-tu ici? Va-t'en,

misérable! Tu voles des fruits, n'est-ce pas? Va-t'en, misérable! morveux! Va rejoindre tes camarades!

Le gamin, prenant un parti désespéré, essaye de se cacher sous la table. Alors son bourreau, très-exalté, tire son mouchoir et se met à fouetter le gamin.

Il faut remarquer que Julian Mastakovitch était un peu obèse. Il suait, soufflait et se congestionnait terriblement. Enfin, l'indignation et peut-être, — qui sait? — la jalousie l'enrageaient.

J'éclatai de rire.

Julian Mastakovitch se retourna et, malgré toute son importance, ne put cacher une certaine gêne.

A ce moment entra par l'autre porte le maître de la maison.

Le gamin sortit de dessous la table en serrant ses genoux et ses coudes. Julian

Mastakovitch s'empressa de porter son mouchoir à son nez.

Le maître de la maison nous regarda tous trois avec surprise. Mais, en homme au fait des choses, il profita d'une circonstance qui lui offrait un tête-à-tête avec son hôte.

— Voilà! C'est ce gamin-là, dit-il en montrant le rousseau, dont j'ai eu l'honneur de vous parler...

— Ah! fit Julian Mastakovitch.

— Le fils de la gouvernante de mes enfants... continua le maître de la maison sur le ton de la prière. Une pauvre femme, une veuve, épouse d'un honnête tchinovnik... Donc... Julian Mastakovitch... s'il est possible...

— Ah! non, non! s'écria vivement Julian Mastakovitch. Non! Excusez-moi, Philippe Alexeïevitch. Cela ne se peut.

J'ai pris des informations, il n'y a pas de vacances, et, y en aurait-il, il y a déjà dix candidats qui ont plus de droits que lui. Je regrette beaucoup, je regrette beaucoup.

— C'est dommage... C'est un enfant tranquille, réservé.

— Un espiègle! Je l'ai observé, dit Julian Mastakovitch. Va-t'en, gamin! Pourquoi restes-tu là? Va rejoindre tes camarades.

A ce moment, il ne put s'empêcher de me regarder du coin de l'œil. Je ne pus me retenir non plus, et je lui ris au nez. Julian Mastakovitch se détourna aussitôt, et demanda d'une voix très-haute à Philippe Alexeïevitch :

— Quel est cet étrange jeune homme?

Puis ils se mirent à parler bas et quittèrent la chambre. Je les suivis des yeux :

Julian Mastakovitch écoutait en hochant la tête d'un air méfiant.

Après avoir ri à mon aise, je rentrai au salon. Là, l'honorable personnage, entouré de pères et de mères de famille, de la maîtresse et du maître de la maison, parlait avec animation à une dame. Celle-ci tenait par la main la fillette à la poupée. Maintenant Julian Mastakovitch louait la beauté, la grâce et l'éducation de la chère enfant.

La mère l'écoutait les larmes aux yeux, le père souriait. Tout le monde sympathisait à cette joie de famille. Le jeu des enfants en était interrompu. Il planait dans l'air de la respectabilité. J'entendis ensuite que la mère de l'intéressante fillette, touchée aux larmes, pria Julian Mastakovitch de lui faire l'honneur de vouloir bien venir souvent dans leur

maison. Avec quel enthousiasme il accepta cette invitation!

— Est-ce que ce monsieur est marié ? demandai-je à haute voix à une personne de ma connaissance qui se trouvait auprès de Julian Mastakovitch.

Julian Mastakovitch me jeta un regard perçant et furieux.

— Non, répondit mon ami, très-chagriné de ma maladresse.

Il y a peu de jours donc, je passais devant l'église de ***. La foule et les voitures attirèrent mon attention. On parlait d'un mariage. La journée était triste. Il faisait frais. Je suivis, pour y chercher une distraction, la foule dans l'église, et je vis les nouveaux mariés. Le marié était un petit homme ventru. Il courait sinueusement çà et là en donnant des ordres.

Enfin, le bruit se répandit que la fiancée était arrivée. Je me faufilai à travers la foule, et j'aperçus une merveilleuse beauté de seize ans à peine. Mais cette beauté était pâle et triste, distraite. Il me semblait même que ses yeux étaient rouges de larmes récentes. La sévérité antique de tous les traits de son visage donnait à leur régularité une impression solennelle, grave même. Mais à travers cette tristesse et cette gravité, perçait encore la naïveté d'une physionomie enfantine, et il semblait que ce visage d'enfant demandât silencieusement grâce.

Après avoir considéré avec attention le marié, je reconnus tout à coup en lui Julian Mastakovitch, que je n'avais pas vu depuis cinq ans juste. Je regardai alors la jeune fille... Mon Dieu! — Je sortis vivement de l'église. On disait dans la foule

que la fiancée avait cinq cent mille roubles de dot... *et tant pour les chiffons!*

« Le calcul était très-exact », pensai-je en sortant.

LA CENTENAIRE

I

Je suis sortie de chez moi vers midi. J'avais beaucoup à faire et j'étais bien en retard. Voilà qu'à la porte d'une maison je rencontre une vieille femme, très-vieille, toute décrépite, appuyée sur un bâton. Il était impossible de deviner son âge. Elle était assise auprès de la porte cochère, sur le banc du dvornik. Elle se reposait. J'avais affaire dans une autre maison, à quelques pas de là. J'y entre, et, en sortant, je retrouvai ma vieille assise main-

tenant sur le banc du dvornik de cette maison. Elle me regarda, je lui souris et j'entrai dans un magasin où j'avais à prendre des bottines pour ma fille. Quatre ou cinq minutes après, sur la perspective Newsky, je revois ma vieille, à la porte d'une troisième maison, assise cette fois, à défaut de banc, sur une borne auprès de la porte. Je m'arrête malgré moi devant elle, songeant : Pourquoi s'assied-elle ainsi devant toutes les maisons ?

— Tu es fatiguée, lui demandai-je, ma vieille ?

— Oui, fatiguée, ma fille, toujours fatiguée, et je me suis dit : Il fait chaud, le soleil brille, je vais aller dîner chez mes petits-enfants.

— Alors, babouchka, tu vas dîner ?

— Dîner, ma fille, dîner.

— Mais tu n'iras pas loin comme cela !

— Oh! que si : je me repose, je me relève, je fais quelques pas, puis je me repose encore et je recommence.

Je la regarde. Elle me paraît très-curieuse : une petite vieille, proprette, des habits usés. Probablement de la mechtchanstsvo[1]. Le visage flétri, jauni, décharné, des lèvres incolores. Une sorte de momie. Mais cette momie sourit, et le soleil luit pour elle comme pour les vivants.

— Tu dois être très-vieille, babouchka, lui dis-je en souriant.

— Cent quatre ans, ma fille, cent quatre ans seulement. Et toi, où vas-tu donc ?

Elle me regarda et rit, probablement joyeuse de causer. Mais il me parut

[1] La classe des mechtchanines, la petite bourgeoisie citadine.

étrange qu'une centenaire eût la curiosité de savoir où j'allais, comme si cela pouvait l'intéresser.

— Eh bien! babouchka, dis-je en riant aussi, je viens d'acheter des souliers pour ma fille, et je les porte à la maison.

— Comme ils sont petits! Vois-tu? Elle est toute petite, ta fille! As-tu encore d'autres enfants?

Et de nouveau elle rit, m'interrogeant du regard. Ses yeux sont mornes, ternis, mais une sorte de chaleur intime les anime parfois.

— Babouchka, veux-tu prendre ces cinq kopecks? Tu achèteras un petit pain.

— Quoi? Cinq kopecks? merci, je les prends.

— Prends-les sans t'offenser, babouchka.

Elle les prend. On voit bien que ce n'est pas une mendiante, elle n'en est pas là. Elle a pris l'argent d'une manière très-convenable, pas du tout comme une aumône, par amabilité, en quelque sorte, par bonté d'âme. Du reste, elle est peut-être contente : qui donc lui parle jamais, à la pauvre vieille ? Et non-seulement aujourd'hui on lui parle, mais on s'intéresse à elle, on lui témoigne de la sympathie.

— Eh bien! adieu, lui dis-je, babouchka. Je te souhaite d'arriver en bonne santé!

— J'arriverai, ma fille, j'arriverai... J'arriverai. Et toi, va trouver ta petite-fille, dit la vieille, oubliant que je ne suis pas encore grand'mère et s'imaginant sans doute que toutes les femmes sont grand'-mères.

Je m'en allai et me retournai pour la

voir encore : elle se lève lentement, avec peine, en frappant de son petit bâton, et, se traînant, fait quelques pas. Peut-être lui faudra-t-il se reposer une dizaine de fois encore avant d'atteindre le logis des siens, chez qui elle doit dîner. Et où va-t-elle donc ? Quelle étrange petite vieille !

II

On m'a fait ce récit ce matin. C'est moins un récit qu'une simple impression. J'avais oublié cette impression quand, assez tard dans la nuit, après avoir lu un article de revue, je me suis rappelé cette vieille, et, sans savoir pourquoi, j'ai achevé dans ma pensée cette ébauche.

J'ai vu la centenaire arriver chez les siens pour le dîner, et cela s'est déduit en un tableau qui me semble assez réel.

Les petits-enfants et peut-être les arrière-petits-enfants de la vieille, — mais elle les appelle « mes petits-enfants », — sont des artisans qui vivent en famille, dans un sous-sol, ou peut-être tiennent une boutique de coiffeur; des gens pauvres, mais qui parviennent à vivre convenablement. Elle est arrivée vers deux heures. On ne l'attendait pas, mais on l'a reçue avec plaisir.

— Ah! la voilà aussi, Maria Maximovna! Entre! entre! Sois la bienvenue, servante de Dieu!

La vieille entre en souriant, et la sonnette de la porte vibre longtemps avec un bruit aigu et sonore. Sa petite-fille, la femme du coiffeur, est assez jeune, comme

son mari lui-même, un homme de trente-cinq ans, et quoiqu'il exerce une profession un peu légère, c'est un homme assez posé. Il porte une redingote grasse comme une galette, peut-être à cause de la pommade, que peut-on dire ? Je n'ai jamais vu un coiffeur propre. Le col de sa redingote est comme trempé dans la farine.

Trois petits enfants, — un gamin et deux gamines, — accourent aussitôt auprès de leur aïeule. A l'ordinaire, des vieilles d'un âge si exagéré sympathisent avec les enfants : les uns et les autres ont la même âme et se ressemblent en tout.

La vieille s'assied. Le patron a un hôte, un visiteur amené pour une affaire, d'une quarantaine d'années, et qui est sur le point de partir. Le coiffeur a aussi son neveu, le fils de sa sœur, un garçon de

dix-sept ans, apprenti imprimeur. La vieille fait un signe de croix et regarde l'étranger.

— Ah ! que je suis fatiguée ! Et celui-ci, qui est-ce ?

— Mais c'est moi, répond l'étranger en souriant. Comment donc, Maria Maximovna, vous ne me reconnaissez plus ? Il y a deux ans, nous devions aller ensemble dans la forêt à la cueillette aux champignons.

— Oh ! toi, je te connais, farceur ! Je m'en souviens, mais je ne sais plus comment on t'appelle. Autrement, je m'en souviens... Que je suis fatiguée !

— Eh bien ! Maria Maximovna, respectable petite vieille, vous ne grandissez plus ? dit l'étranger en plaisantant.

— Allons ! allons ! répond la vieille en riant. (Elle est visiblement contente.)

— Moi, Maria Maximovna, je suis un bon garçon.

— Avec un bon garçon il y a plaisir à parler... Ah ! Comme la respiration me manque toujours ! On a acheté un nouveau paletot à Seriogegnka.

Elle désigne le neveu.

Le neveu, un gars vigoureux, sourit de toutes ses dents et se pousse vers la vieille. Il a un pardessus gris tout neuf qu'il ne porte pas encore avec indifférence : attendons huit jours ; pour l'instant, il ne cesse de s'admirer, il est absorbé par son image dans la glace, et chacun de ses mouvements révèle une grande estime de soi-même.

— Va donc ! tourne-toi ! *bourdonne* la femme du coiffeur. Vois, Maximovna, ce qu'on lui a fait ! Ça coûte six roubles comme un kopeck. Meilleur marché, nous

a-t-on dit chez Prokhoritch, ce serait bien plus cher, vous en pleureriez dans huit jours. Mais ça, c'est inusable ! Vois un peu quelle étoffe!... Eh! tourne-toi donc!... Et quelle doublure ! quelle solidité!... Mais tourne-toi!... Et voilà comment l'argent s'en va, Maximovna. Notre bourse est décrassée, va !

— Ah ! ma petite mère, comme tout est cher maintenant ! Ça n'a pas de bon sens ! Tu ferais mieux de ne pas m'en parler, ça me fait trop de peine, ajoute avec sentiment Maximovna toujours essoufflée.

— Allons ! en voilà assez, observe le patron. Il est temps de manger. Te voilà bien fatiguée, Maria Maximovna !

— Oh ! mon brave, oh ! oui, je suis fatiguée... Il fait chaud, le soleil... et je me suis dit : Allons les voir ! Pourquoi rester toujours couchée ? Oh !... Et en route

j'ai rencontré une jeune barinia qui achetait des souliers à ses enfants : « Eh quoi, ma vieille, qu'elle me dit, tu es fatiguée ? Voilà cinq kopecks, achète un petit pain... » Et moi, sais-tu, j'ai pris les cinq kopecks...

— Repose-toi un peu, babouchka. Pourquoi es-tu si haletante, aujourd'hui ? remarque le patron particulièrement soucieux.

Tous la regardent. Elle est étrangement pâle, ses lèvres sont blanches. Elle aussi regarde tout le monde, mais ses yeux sont ternes.

— Et voilà que j'ai pris... vous achèterez des gâteaux pour les enfants avec les cinq kopecks...

Elle s'arrête encore, de nouveau elle s'efforce pour respirer. Tout le monde se tait pendant cinq secondes.

— Quoi, babouchka? dit le patron se penchant vers elle.

Mais la babouchka ne répond pas. Encore un silence de cinq secondes. La vieille blêmit, et son visage s'altère de plus en plus. Ses yeux deviennent fixes. Le sourire se fige sur ses lèvres. Elle regarde, et l'on croirait qu'elle ne voit pas.

— Il faudrait aller chercher le pope!... dit tout à coup la voix de l'étranger.

— Mais... est-ce que?... N'est-il pas déjà trop tard? murmure le patron.

— Babouchka! Eh! babouchka! appelle soudainement émue la femme du coiffeur.

Mais la babouchka reste immobile, sa tête se penche de côté. Dans sa main droite posée sur la table elle tient sa pièce de cinq kopecks; la gauche est restée sur l'épaule de Micha, son arrière-petit-fils, un

enfant de six ans. Il se tient sans bouger, et, de ses grands yeux étonnés, il examine son aïeule.

— Elle a passé, dit solennellement le patron en saluant et en se signant.

— Voyez-vous cela ! Je voyais bien qu'elle se penchait toujours, dit l'étranger interdit et considérant l'assistance.

— Ah ! Seigneur ! Voyez-vous cela ? Comment faire, Makaritch ? Faut-il la porter là-bas ? bourdonne la patronne troublée.

— Où, là-bas ? demande le patron. Va ! nous nous arrangerons ici ! Est-elle ta parente, ou non ? Il faut aller faire la déclaration.

— Cent quatre ans ! Hé ! dit l'étranger piétinant sur place et de plus en plus attendri.

Il est devenu tout rouge.

— Elle commençait à oublier la vie, ces derniers temps, dit avec importance le patron, en prenant sa casquette et son paletot.

— Il n'y a qu'un instant, elle riait encore! Vois-tu? elle a encore la pièce dans sa main. « Des gâteaux », qu'elle disait. Oh! ce que c'est que notre vie!...

— Eh bien! allons, Petre Stepanitch, interrompit le patron.

Il sort avec l'étranger.

On ne pleure pas une telle morte. Cent quatre ans! « Morte sans maladie et en paix. »

La patronne envoie chercher ses voisines pour lui venir en aide. Elles accourent aussitôt, la nouvelle leur fait moins de peine que de plaisir, elles poussent des Ho! et des Ha! Il va sans dire qu'on commence par faire bouillir le sa-

movar. Les enfants, étonnés, se cachent dans un coin et regardent de loin la morte. Micha, tant qu'il vivra, n'oubliera jamais que la vieille est morte la main sur son épaule, et quand, à son tour, il mourra, personne ne se souviendra plus que sa vieille babouchka a vécu cent quatre ans : pourquoi et comment? Nul ne le sait. Et qu'importe, d'ailleurs ? Des millions de gens meurent ainsi : ils vivent sans qu'on se doute d'eux et meurent de même. Peut-être seulement, au moment de la mort d'un centenaire, a-t-on une sensation d'attendrissement, de paix, de solennité et de consolation. Cent ans! Ce chiffre produit encore sur l'homme une impression étrange.

Que Dieu bénisse la vie et la mort des simples bonnes gens !

UN VOLEUR HONNÊTE

Un matin, j'étais déjà prêt à quitter mon cabinet de travail, quand Agrafena, — ma cuisinière, mon économe et ma blanchisseuse, — entra dans ma chambre, et, à mon grand étonnement, engagea avec moi la conversation.

Jusqu'alors elle avait été silencieuse : une baba simple. Sauf pour les deux mots quotidiens à propos du déjeuner et du dîner, elle ne m'avait jamais adressé la parole depuis six ans qu'elle me servait.

— Voilà, monsieur, commença-t-elle, je viens chez vous... vous devriez sous-louer le cabinet de débarras.

— Quel cabinet?

— Celui qui est près de la cuisine, vous savez bien ?

— Pourquoi faire ?

— Pourquoi ? Mais il y a bien d'autres locataires qui sous-louent ! Vous savez bien !

— Mais qui louerait cela ?

— Qui louerait cela ? Un locataire ! Vous savez bien !

— Mais, ma petite mère, c'est trop étroit : il n'y a pas même la place d'un lit ! Qui voudrait y vivre?

— Pourquoi y vivre? Pourvu qu'il y ait où dormir ! Il vivra sur la fenêtre.

— Sur quelle fenêtre ?

— Vous savez bien sur quelle fenêtre ! Avec cela que vous ne le savez pas ! Sur celle qui est dans l'antichambre. Il restera là à coudre ou à faire ce qu'il voudra. Il

pourra même s'asseoir sur une chaise. Il a une chaise, une table même, tout.

— Et qui est-ce donc?

— Un bon garçon, très-dégourdi. Je lui préparerai à manger. Pour la table et le logis je lui prendrai en tout trois roubles par mois...

Enfin, après bien des efforts, j'appris qu'un certain individu, d'un âge mûr, avait persuadé Agrafena de lui permettre de rester dans sa cuisine en qualité de locataire et de commensal.

Ce qu'Agrafena se mettait en tête ne pouvait pas ne pas arriver : elle ne m'aurait plus laissé tranquille. Quand une chose lui déplaisait, elle commençait à devenir rêveuse, mélancolique, et cet état d'âme pouvait durer deux ou trois semaines. Pendant ce temps, le dîner était mal cuit, le linge allait à l'abandon, le

parquet n'était pas lavé; en un mot, je subissais beaucoup de désagréments. J'avais remarqué depuis longtemps que cette silencieuse était incapable de concevoir un dessein, de concentrer ses pensées sur un projet personnel. Mais si, par hasard, quelque chose qui ressemblât à une idée pouvait naître dans son faible esprit, lui en interdire l'accomplissement équivalait à la tuer moralement pour longtemps.

— A-t-il au moins un passe-port, quelques papiers? lui demandai-je.

— Comment donc? Mais oui! Un bon garçon, dégourdi. Il m'a promis de donner trois roubles.

Dès le lendemain s'installa donc, dans mon simple logis de garçon, un nouveau locataire. Je n'étais pas trop vexé de l'accident; j'en étais même jusqu'à un certain point satisfait. Je dois dire que je vis très-

isolé, presque en ermite. Je n'ai à peu près pas de relations, je sors rarement. Dix ans de cette vie m'ont, certes, habitué à l'isolement. Mais dix, quinze années encore d'isolement, dans le même trou, avec la rude société d'Agrafena, ce n'était pas une brillante perspective. Un compagnon de plus, pourvu qu'il fût silencieux, était donc une manne céleste.

Agrafena n'avait pas menti : mon locataire était un homme dégourdi. J'appris par son passe-port que j'avais affaire à un soldat retraité, — ce que d'ailleurs j'avais deviné au premier regard.

Astafy Ivanovitch était un brave homme. Nous eûmes des relations pacifiques. Il savait des histoires intéressantes; souvent l'aventure lui était arrivée à lui-même. L'ennui ordinaire de ma vie faisait d'un tel conteur un vrai trésor.

Un jour, il me conta une histoire qui m'impressionna. Voici à quelle occasion. J'étais resté seul chez moi. Astafy et Agrafena étaient sortis pour affaires. Tout à coup j'entends quelqu'un. Un étranger, me semble-t-il, a pénétré dans la pièce voisine. Je sors : en effet, dans le vestibule se trouve devant moi un homme inconnu, de petite taille, en veston malgré le froid d'un jour d'automne.

— Que veux-tu ?

— Le tchinovnik Alexandrov demeure ici ?

— Non, frère. Adieu.

— Comment ? Le dvornik m'a dit que c'était ici, dit le visiteur en gagnant lentement la porte.

— Va-t'en ! va-t'en ! frère ! déguerpis !

Le lendemain, après le dîner, comme Astafy Ivanovitch m'essayait un habit

qu'il venait de me réparer (il était tailleur de son métier), quelqu'un entra encore dans le vestibule. J'entr'ouvris la porte.

Le personnage de la veille, sous mes yeux, prend tranquillement à la patère ma redingote d'hiver, la fourre sous son bras et sort en courant. Pendant ce temps, Agrafena le regarde, la bouche bée, sans défendre davantage mon bien. Astafy Ivanovitch se met à la poursuite du voleur, mais rentre au bout de dix minutes, haletant et les mains vides. L'homme a disparu.

— Quelle affaire, Astafy Ivanovitch! C'est une chance encore qu'il ait dédaigné le manteau : il m'aurait laissé nu!

Astafy Ivanovitch est tellement stupéfait, que j'oublie, en le regardant, l'événement qui vient de se passer. Il ne peut

pas revenir à lui. A chaque instant il jette son travail et recommence à raconter comment il était là, comment, sous ses yeux, à deux pas, on m'a enlevé la redingote et qu'on n'a pu trouver le voleur. Enfin, il reprend son travail, puis le quitte de nouveau et va chez le dvornik lui reprocher que de telles choses puissent se produire dans sa maison. Il revient et se met à gronder Agrafena. Il recommence à travailler, et longtemps encore il bougonne : comment la chose s'est faite, comment, sous ses yeux, à deux pas, on a enlevé... etc.

Astafy Ivanovitch est un peu vétilleux.

— On nous a joués, Astafy Ivanovitch! lui dis-je le soir en lui tendant une tasse de thé.

(Je m'ennuyais tellement que je voulais

lui faire redire l'histoire de la redingote : la sincérité de son intarissable ahurissement finissait par rendre très-comique cette banale aventure.)

— Joués, monsieur! C'est à devenir enragé! Ce n'est pourtant pas un habit à moi, pourtant... Il n'y a rien de plus honteux au monde que le vol. C'est ta sueur, ton pain, ton temps qu'on t'a volés! — Quelle ignominie! Pouah! c'est dégoûtant, rien qu'à le dire! Quoi donc! Mais quoi! c'est votre bien, monsieur, et vous ne semblez pas le regretter!

— Tu as raison, Astafy Ivanovitch, il eût mieux valu que l'habit fût brûlé. Le laisser voler, c'est plus que désagréable.

— Eh quoi! désagréable? Certes, il y a voleur et voleur... Il m'est arrivé, monsieur, une aventure!... Je suis tombé sur un voleur honnête.

— Comment, honnête? Un voleur honnête, Astafy Ivanovitch?

— Oui, monsieur, c'est difficile à croire, et pourtant... Je voulais dire qu'il me semblait honnête, et pourtant il a volé. C'est à faire pitié.

— Comment est-ce arrivé, Astafy Ivanovitch?

— Il y a deux ans de cela, monsieur. J'étais resté presque toute une année sans place. Avant de quitter ma dernière place, je m'étais lié avec un homme tout à fait perdu. Nous avions fait connaissance au traktir. Un ivrogne, un paresseux. Il avait servi; mais on l'avait chassé à cause de son ivrognerie invétérée. Dieu sait de quoi il était vêtu! Parfois je me demandais s'il avait une chemise : car il buvait tout ce qu'il possédait. Un homme tranquille, d'ailleurs, affable, bon. Il ne de-

mandait jamais rien, un pauvre honteux. J'avais vu qu'il voulait boire un coup, le pauvre, et je le lui avais fait servir. Voilà comment nous nous étions liés. C'est-à-dire... Il se cramponnait à moi. Que m'importait? Quel homme c'était! Il me suivait comme un petit chien. Où j'allais il allait... Et pourtant nous ne nous étions vus qu'une fois; le pauvre homme! « Laisse-moi passer la nuit!... » Je le laisse; un passe-port en règle. Et le lendemain : « Laisse-moi encore coucher. » Et le troisième jour, il reste toute la journée auprès de la fenêtre et couche encore la nuit. Ah! ah! pensais-je, il ne me quittera plus! A boire, à manger, à coucher! Être si pauvre et nourrir un autre! Auparavant, il s'était attaché à un fonctionnaire. Mais le fonctionnaire avait tant bu qu'il en était mort... de chagrin. Mon homme s'appe-

lait Emelia, Emelian Iliitch. Je me dis : Comment faire? Le mettre à la porte? Quelle pitié! c'est honteux! Un homme sans ressource! Jésus! Jamais un mot : il ne demandait rien, il restait là comme un petit chien et vous regardait dans les yeux. Ah! comme l'ivrognerie perd un homme! Comment lui dire : « Va-t'en, Emelianouchka. Tu n'as rien à faire chez moi, rien à gagner, tu es mal tombé : bientôt je n'aurai pas moi-même de quoi manger. » Que fera-t-il si je lui dis cela? Je prévoyais combien longtemps il resterait là à me regarder, sans avoir compris, et comment enfin il se lèverait, quand il aurait enfin compris, comment il prendrait son petit paquet enveloppé d'un foulard troué, à carreaux rouges, et qui contenait Dieu sait quoi, un paquet qu'il trimbalait partout avec lui, et comment

il arrangerait son manteau pour cacher les trous... C'était un homme délicat. Il aurait ensuite ouvert la porte et serait sorti en pleurant... Eh bien! pourquoi laisser mourir un homme? C'est pitié! Et moi, comment vivrais-je ensuite! Attends donc, pensais-je, Emelianouchka, tu ne feras pas longtemps la fête chez moi : je déménagerai, et alors, cherche!...

Eh bien! monsieur, je déménageai. Un beau jour, Alexandre Filimonovitch, mon bârine, me dit : « Je suis très-content de toi, Astafy. Nous te reprendrons quand nous reviendrons de la campagne. » C'était un bon bârine; mais il est mort cette année-là. Je lui fis la conduite jusqu'à la gare, puis je pris mon bien, — quelque petit argent, — et je louai chez une vieille un coin, le seul coin qu'elle eût de libre. Elle avait vécu en servant comme

bonne d'enfant; maintenant elle recevait une pension. Allons, pensai-je, adieu, maintenant, Emelianouchka, mon cher ami, tu ne me trouveras plus... Eh bien, monsieur, qu'en direz-vous? Je rentre le soir (j'allais chez un ami), et le premier visage que j'aperçois, c'est Emelian, assis sur une malle, avec son paquet auprès de lui : il m'attendait... Il avait pris un paroissien chez la vieille pour passer le temps et le tenait à rebours. Il m'avait trouvé! Les bras m'en tombaient. « Allons, pensai-je, il n'y a rien à faire. J'aurais dû le chasser plus tôt!... » Et je lui demande: « As-tu apporté ton passe-port, Emelian? »

Je m'assis et me mis à réfléchir. Et puis, ce pauvre homme devait-il m'être d'une si lourde charge? Et j'en conclus qu'il ne me coûterait pas grand'chose. Il lui faut manger, pensai-je. Allons! un

morceau de pain, le matin, et une gousse d'oignon. A midi, un autre morceau et une autre gousse, et le soir de l'oignon, du kvass et du pain s'il en veut. S'il y a du schtchi[1], il en aura. Nous voilà rassasiés. Moi, je mange peu. Les ivrognes, vous savez, ont petit appétit : du vin, de la vodka, voilà leur affaire. C'est à cela qu'il faudra veiller, pensai-je. Et puis, si Emelian était parti, je m'en serais voulu éternellement... J'étais décidé à être son père et son bienfaiteur. Je vais le guérir de boire, me dis-je. « Attends un peu! Emelian, reste! mais prends garde : obéis à la consigne ! »

Et je pense en moi-même : Je vais lui donner peu à peu le goût du travail. Qu'il prenne l'air quelque temps, et je chercherai pour quel travail un Emelian peut

[1] Plat aux choux.

avoir du penchant. Car ne faut-il pas d'abord étudier les capacités d'un homme? Je me mis à l'examiner à la dérobée. « Es-tu, oui ou non, un homme perdu, Emelianouchka? » Je commençai par de bonnes paroles. De fil en aiguille, lui disais-je en moi-même, Emelian Iliitch, tu devrais te relever!

— Assez de cagnardise! Vois un peu quelles loques tu as sur le corps! Ton manteau, laisse-moi te le dire, est un tamis. Ce n'est pas bien, il serait temps de réagir.

Il reste assis, mon Emelianouchka, il m'écoute, la tête basse. Eh quoi, monsieur! Il avait bu jusqu'à sa langue! Il ne pouvait plus dire deux paroles liées. Lui parlait-on de concombres, il répondait de navets. Il m'écoute, longtemps, longtemps, puis il soupire.

— Qu'as-tu à soupirer, Emelian Iliitch ?

— Mais comme cela... rien, Astafy Ivanovitch... Aujourd'hui, Astafy Ivanovitch, des babas se sont battues dans la rue. L'une avait renversé par inadvertance un panier de fruits que portait l'autre.

— Et puis, quoi ?

— Alors l'autre lui a renversé exprès son panier et s'est mise à piétiner les fruits.

— Et quoi ? quoi, Emelian Iliitch ?

— Mais rien, Astafy Ivanovitch, c'est comme cela.

— Bien, c'est comme cela ? Eh ? Emelian Iliitch ! Tu as bu ta petite tête !

— Voilà encore... Un bârine a perdu un rouble dans la rue. Un moujik l'a trouvé et a dit : Quelle chance ! Un autre a dit : Non, c'est moi qui l'ai vu le premier...

— Eh bien ! Emelian Iliitch ?

— Et les moujiks se sont battus, Astafy Ivanovitch. Le sergent est arrivé, a rendu le rouble au bârine et a mis les deux moujiks au poste.

— Eh quoi! Quelle morale tires-tu de cela, Emelianouchka?

— Mais rien... Astafy Ivanovitch!

— Eh! eh! quoi, la foule? Tu as vendu ton âme pour un kopeck! Sais-tu ce que je vais te dire, Emelian Iliitch?

— Quoi, Astafy Ivanitch?

— Mets-toi donc à un travail quelconque! Je te le dis pour la centième fois, par pitié.

— Et quel travail, Astafy Ivanitch? Je ne sais qu'entreprendre! Qui voudra de moi?

— Mais c'est comme cela qu'on t'a rayé du service, Emelian! Ivrogne!

— Vlas, le garçon du buffet, a été appelé

aujourd'hui au bureau, Astafy Ivanitch.

— Et pourquoi, Emelianouchka?

— Est-ce que je sais pourquoi, Astafy Ivanitch? On avait besoin de lui...

« Eh! pensai-je, nous sommes perdus, Emelianouchka! C'est pour nos péchés que Dieu nous punit. »

Qu'auriez-vous fait d'un tel homme, monsieur?

Mais il était rusé! Il m'écoutait, m'écoutait, puis, probablement il en avait assez; dès que je me fâchais, il prenait son petit manteau et se faufilait dehors. Il errait toute la journée et rentrait le soir soûl. Qui lui donnait à boire? Où prenait-il l'argent? Qui le sait? Ce n'était pas ma faute!

— Non, lui dis-je, Emelian Iliitch, tu perdras la tête! Assez boire, entends-tu? Assez! Si tu reviens soûl encore une fois,

tu coucheras sur l'escalier, je ne te laisserai pas entrer!...

Après m'avoir écouté, mon Emelian reste un jour, deux jours tranquille. Mais il disparaît le troisième jour. Je l'attends, je l'attends, il ne vient pas. A vrai dire, j'avais peur et pitié. Que faire? Je l'avais effrayé! Où est-il allé maintenant, le pauvre? Il se sera perdu, Seigneur Dieu! La nuit vient sans ramener Emelian. Le matin, je vais dans le vestibule... Il y avait passé la nuit. Il était tout roide de froid.

— Quoi, Emelian! Que Dieu soit avec toi! Où t'es-tu fourré?

— Mais vous... cela... Astafy Ivanitch... Vous avez daigné vous fâcher, l'autre jour... Vous avez juré de me faire coucher dans le vestibule... Je n'ai pas osé entrer.

La colère et la pitié s'emparèrent de moi.

— Mais tu devrais, Emelian, choisir un autre métier! Pourquoi garder les escaliers?

— Et quel autre métier, Astafy Ivanitch?

— Mais, lui dis-je, âme perdue! si tu apprenais au moins l'art de tailleur! Vois donc ton manteau! Il est tout troué, et il te sert encore à balayer l'escalier! Tu devrais prendre une aiguille et bourrer les trous comme l'honneur l'ordonne! Eh! eh! Ivrogne que tu es!

Eh bien, monsieur, le croirez-vous? il prend une aiguille! Je lui avais dit cela pour rire. Mais il a eu peur, et il a pris une aiguille. Il ôte son manteau, essaye d'enfiler son aiguille; je le regarde. Ses yeux étaient tout rouges, ses mains tremblaient, il ne parvenait pas à enfiler son

aiguille; il enfilait, enfilait, enfilait et... et n'enfilait pas. Il clignait bien de l'œil pourtant, il crachait sur son fil et le roulait entre ses mains. Pas moyen! Il y renonce et me regarde...

— Eh bien, Emelian! Tu m'as fait un grand honneur! S'il y avait du monde, je ne saurais où cacher ma tête! Mais, simple que tu es, je t'ai dit cela pour rire!... Va donc avec Dieu et ne pèche plus! Vis plus honnêtement. Ne couche pas dans l'escalier, ne me fais pas honte!...

— Mais que faire, Astafy Ivanitch? Je sais bien moi-même que je suis un ivrogne et un vaurien!... Je vous irrite vainement, et voilà tout, vous, mon bien... bienfaiteur!...

Ses lèvres bleuies se mettent à trembler, et une petite larme coule sur sa joue blême et file en tremblant sur sa barbe

vieille; puis d'autres larmes viennent, et il verse un flot de larmes, mon Emelian !... Mais, petit père ! ce fut comme si j'avais reçu un coup de poignard dans le cœur.

Eh ! toi, homme sensible, voilà ce que je n'aurais pas prévu ! Qui aurait cru cela ? Non, pensai-je, Emelian, je vais t'abandonner définitivement. Deviens ce que tu pourras.

Eh bien, monsieur, que vous dire ? la chose est futile et ne vaut pas des paroles... C'est-à-dire, vous n'en donneriez pas deux kopecks hors d'usage. Quant à moi, je donnerais beaucoup, — si j'avais, — pour que cela ne fût pas arrivé. Je possédais, monsieur, une belle culotte, que le diable l'emporte ! une belle culotte de cavalier, bleue avec des carreaux. C'était un pomiestchik qui me l'avait commandée, puis il n'en avait plus voulu, sous

prétexte qu'elle était trop étroite, et elle m'était restée. Je me disais : Cela vaut de l'argent. Chez le revendeur on m'en donnerait bien cinq roubles, et en tout cas je pourrais en faire deux pantalons pour des Pétersbourgeois, et j'en aurais encore de quoi tailler un gilet pour moi. A nous autres pauvres gens, vous savez, tout sert. A ce moment, Emelianouchka était triste. De deux jours il n'avait bu. Le troisième encore il se prive de la goutte. Il était tout penseur, tout triste, c'était même pitié. Eh bien, pensai-je, tu n'as plus de galette, mon petit, et tu t'es décidé à rentrer dans la bonne voie. Tu t'es dit : Basta !... Voilà, monsieur, où en étaient les choses quand, là-dessus, arrive une grande fête. Je vais à l'église toute la nuit. En rentrant, je vois mon Emelian assis sur la fenêtre, ivre et chancelant. « Hi ! hi ! pensai-je,

c'est comme cela que tu fais, petit! » J'ouvre ma malle; tiens! ma culotte n'y est plus! Je cherche çà et là, rien. Après avoir tout bouleversé, je me sentis le cœur serré. Je me précipitai chez la vieille, je lui fis des reproches inutiles. Quant à Emelian, je ne voulais pas le soupçonner.

— Que Dieu soit avec toi, cavalier! me dit ma vieille. A quoi m'aurait servi ta culotte? Est-ce que j'en porte? Chez moi-même, l'un de vous autres m'a volé un jupon ces jours-ci... En un mot, qu'elle dit, je ne sais rien, je n'ai rien vu.

— Qui est venu? demandai-je.

— Personne, cavalier, qu'elle dit, personne. Je ne suis pas sortie d'ici. Emelian Iliitch est entré, ressorti et rentré. Interrogez-le.

— Emelian, lui dis-je, n'as-tu pas pris ma culotte neuve? Tu te rappelles,

celle que j'ai faite pour le pomiestchik?

— Non, qu'il dit, Astafy Ivanitch, moi, pour ainsi dire, je n'ai rien pris.

Que diable! Je recommence à chercher. Rien. Emelian chancelle toujours à sa place. J'étais assis en face de lui, sur ma malle. Tout à coup je le regarde... Hi! hi! pensai-je. Je sentais mon cœur bouillonner, le rouge me monte au visage. Tout à coup Emelian me regarde aussi.

— Non, qu'il dit, Astafy Ivanitch, je n'ai pas pris votre culotte... Vous me soupçonnez peut-être? Non, je n'ai rien pris.

— Mais où est-elle cachée, Emelian Iliitch?

— Non, qu'il dit, Astafy Ivanovitch, je n'ai rien pris et rien vu.

— Alors quoi? Elle s'est envolée?

— Peut-être s'est-elle envolée, Astafy Ivanovitch.

Après l'avoir regardé encore, je me levai, j'allumai la bougie et me mis au travail. J'avais un gilet à réparer pour le tchinovnik qui habitait au-dessous de nous. J'avais le cœur à l'envers. J'aurais préféré brûler toute ma garde-robe dans mon poêle ! Emelian devine probablement ma colère... Voyez-vous, monsieur, quand un homme est coupable, il flaire le malheur de loin, comme un oiseau pressent l'orage.

— Et voilà, Astafy Ivanovitch, commence Emelianouchka avec une voix tremblante, aujourd'hui Antip Prokhoritch, le feldchher [1], a épousé la veuve du cocher qui est mort il y a quelques mois...

Moi, je le regarde, probablement avec colère. Emelian me comprend. Je le

[1] Aide-chirurgien.

vois se lever, s'approcher du lit et se mettre à y fouiller. J'attends. Il fouille longtemps en répétant : « Rien... Rien... Où diable peut-elle être ? » J'attends toujours. Il se met à quatre pattes et cherche sous le lit. Je n'y tiens plus.

— Quoi? dis-je, pourquoi vous mettre à quatre pattes?

— Je cherche la culotte, Astafy Ivanovitch, je regarde si elle n'est pas tombée là.

— Quoi, monsieur! lui dis-je (je le traitais respectueusement par colère); pourquoi prendre tant de peine et vous salir les genoux pour un pauvre homme comme moi?

— Comment, Astafy Ivanovitch? N'est-ce pas en cherchant qu'on trouvera?

— Hum! dis-je, Emelian Iliitch.

— Quoi, qu'il dit, Astafy Ivanovitch?

— Est-ce que ce ne serait pas toi, lui dis-je, qui me l'aurais prise comme un voleur et un misérable en retour de mes bienfaits? Tant j'étais irrité de l'avoir vu ramper ainsi devant moi!

— Non... Astafy Ivanovitch...

Et il reste à demi sous le lit, longtemps. Enfin, il se lève. Je le regarde : il est blanc comme un drap de lit. Il s'assied sur la fenêtre et y reste en silence pendant dix minutes.

— Non, qu'il dit, Astafy Ivanovitch...

Il se lève et s'approche de moi. Je le vois encore, terrible comme le péché

— Non, qu'il dit, Astafy Ivanovitch, je n'ai pas pris votre culotte! Je ne l'ai pas prise!...

Il tremble et se frappe la poitrine avec un doigt. Sa voix est si chevrotante que j'en reste effrayé.

— Eh bien, lui dis-je, Emelian Ivanovitch, pardon si je vous ai si sottement calomnié. La culotte est perdue ? Nous n'en mourrons pas. Nous avons un lendemain assuré, nous n'irons pas voler... Et je n'irai pas non plus mendier, je suis un travailleur...

Il m'écoute, quelques minutes, immobile, puis s'assied et reste ainsi, sans bouger, durant toute la soirée. J'étais couché, il était encore là. Le matin, je le vis étendu sur le parquet nu, enveloppé dans son manteau. Il n'avait pas même osé se coucher sur le lit. Depuis ce temps, monsieur, je ne pouvais plus le voir, surtout dans les premiers jours. C'était comme si mon propre fils m'avait volé et blessé. Ah ! pensais-je, Emelian ! Emelian !...

Quinze jours de suite il ne cessa pas de boire. C'est pour vous dire qu'il était

comme enragé. Il partait de bonne heure, rentrait tard. Et durant tout ce temps, je ne l'entendis pas proférer un seul mot. C'était probalement par chagrin qu'il buvait. Peut-être voulait-il se faire mourir. Enfin, il cessa, ayant sans doute tout bu, et se remit à sa fenêtre. Il se tut encore pendant trois jours, puis je le vois pleurer. Ah! si vous l'aviez vu pleurer, monsieur! On aurait dit une fontaine! Il est triste, monsieur, de voir pleurer un homme, surtout un vieillard.

— Quoi donc, Emelian? lui dis-je.

Il se met à trembler. Je lui parlais pour la première fois depuis cette histoire.

— Dieu... Astafy Ivanovitch.

— Que Dieu soit avec toi, Emelian! Faisons comme si elle était perdue. Pourquoi tant te désoler?

J'avais pitié de lui.

— Oui, Astafy Ivanovitch. Ce n'est pas pour cela. Je voudrais trouver du travail, Astafy Ivanovitch.

— Et quel travail, Emelian Iliitch?

— Mais n'importe lequel. Peut-être trouverai-je un emploi comme autrefois. Je suis allé en parler à Fedossey Ivanovitch... Je ne dois pas rester à votre charge, Astafy Ivanovitch. Si je trouve un emploi, je vous rendrai tout, je vous payerai votre pain, celui que vous m'avez donné.

— Assez, Emelian, assez! Le péché est oublié, que le diable l'emporte! Vivons comme avant.

— Non, Astafy Ivanovitch. Vous peut-être... Mais je n'ai pas pris votre culotte.

— Eh bien, comme tu voudras. Que Dieu soit avec toi, Emelianouchka!

— Non, Astafy Ivanovitch, je ne puis plus vivre avec vous. Pardonnez-moi.

— Mais, lui dis-je, qui donc te fait des reproches ? Je ne te chasse pas !

— Non, il ne convient plus que je vive avec vous, Astafy Ivanovitch... J'aime mieux m'en aller.

Il s'entêtait, il était offensé, cet homme... Il se lève en effet, prend son manteau.

— Mais où donc vas-tu, Emelian Iliitch? Sois raisonnable ! Que vas-tu faire ? Où vas-tu ?

— Non, adieu, Astafy Ivanovitch. Ne me retenez plus. Vous n'êtes plus le même pour moi.

— Comment? Mais rien n'est changé ! Tu es un petit enfant, Emelian Iliitch, tu vas te perdre, tout seul !

— Non, Astafy Ivanovitch. Quand vous

sortez, vous fermez votre malle à la clef. Et moi, je pleure. Non, il vaut mieux que je m'en aille. Pardonnez-moi toutes les offenses que je vous ai faites!

Eh bien! monsieur, il partit, cet homme! Un jour passa. Il va revenir pour le soir, pensai-je. Personne. Encore un jour : personne. Trois jours : personne. Je m'effrayais! le chagrin me prenait. Je ne mangeais plus, je ne buvais plus, je ne dormais plus, j'étais anéanti. Le quatrième jour, j'allai demander Emelianouchka dans tous les cabarets. Serait-il mort près d'une haie? Serait-il gisant quelque part comme une poutre pourrie? Je rentrai, la mort dans l'âme. Le lendemain je retournai le chercher. Je me maudissais : pourquoi l'avoir laissé partir, l'innocent! A l'aube du cinquième jour, — c'était fête, — j'entends la porte grincer.

Entre Emelian, tout bleu, les cheveux pleins de boue, comme s'il avait dormi dans la rue, maigre et sec comme une planche. Il ôte son manteau, s'assied sur une malle et me regarde. Je me réjouis d'abord, puis le chagrin me reprend de plus belle. Car, voyez-vous, monsieur, à sa place j'aurais crevé comme un chien plutôt que de revenir. Et il était revenu! Naturellement, il est pénible de voir un homme descendre si bas. Je me mis à le caresser, à le consoler. — C'est bien, lui dis-je, Emelianouchka, je suis content que tu sois revenu. Voilà deux jours que je te cherche dans les cabarets. As-tu mangé ?

— J'ai mangé, Astafy Ivanovitch.

— Allons! est-ce bien vrai ? Il y a du chtchi d'hier, frère. C'est fait au gras. Et voici encore de l'oignon et du pain. Mange! Ça ne fait pas de mal.

Je le servis. Il n'avait probablement pas mangé de trois jours. C'était sans doute la faim qui me l'avait ramené. Je m'attendris en le voyant manger, le pauvre. Allons, pensai-je, j'irai au cabaret lui chercher à boire pour le consoler. Et nous en finirons : je n'ai plus de colère contre toi, Emelianouchka.

J'allai chercher de la vodka.

— Voilà, lui dis-je, Emelianouchka! C'est fête, buvons! En veux-tu? Ça fait du bien.

Il tendit la main avec avidité. Il avait déjà pris le verre, puis il s'arrêta, puis il continua à porter le verre à sa bouche en en versant sur sa manche, puis il se ravisa encore et posa le verre sur sa table.

— Eh bien, Emelianouchka!

— Non, moi... Astafy Ivanovitch!...

— Tu ne bois pas ?

— Moi, Astafy Ivanovitch, je... ne boirai plus.

— Quoi ? Tu es décidé, ou si ce n'est que pour aujourd'hui ?

Il garde le silence. Un instant après, il porte la main à sa tête.

— Quoi ? Serais-tu malade, Emelian ?

— Ce n'est rien... je ne me sens pas bien, Astafy Ivanovitch.

Je l'aidai à se coucher. Il avait la tête en feu, la fièvre le secouait. Je restai auprès de lui toute la journée. Vers le soir, il fut plus mal. Je lui donnai du kvas avec du beurre, de l'oignon et du pain.

— Voilà, lui dis-je, mange donc ! Ça te fera du bien.

Il fait un signe négatif de la tête.

— Non, qu'il dit, je ne dînerai pas aujourd'hui, Astafy Ivanovitch.

Je lui fis du thé. Il n'y a rien de tel quand on est malade. Je fis travailler la vieille... « Allons! pensai-je, cela va mal. » Le troisième jour, au matin, j'allai chez le médecin Kostopravov, un homme que je connaissais. Il vint, l'examina, et déclara que c'était grave. « Vous n'avez plus besoin de moi, qu'il dit. Faites-lui prendre quelques paquets de telle poudre. » Je ne lui donnai point de poudre, je me disais : « Le médecin s'amuse!... » Au cinquième jour, tout se gâta.

Il agonisait, monsieur. Moi, je travaillais à la fenêtre. La vieille allumait le poêle. Personne ne parlait. J'avais le cœur déchiré. Il me semblait que j'enterrais mon propre fils.

Je sais bien qu'Emelian me regarde sans oser rien dire. Enfin, je le regarde aussi, et je vois tant de chagrin dans ses yeux!

Il ne m'avait pas perdu de vue, et quand il rencontra mon regard, il baissa aussitôt les yeux.

— Astafy Ivanovitch !

— Quoi, Emelianouchka?

— Voilà... Si, par exemple, on portait au revendeur mon manteau, donnerait-il beaucoup, Astafy Ivanovitch ?

— Je ne sais pas, peut-être trois roubles Emelian Iliitch.

Et si l'on était allé le lui porter, je savais bien que le revendeur n'aurait rien donné du tout et se serait même moqué. J'avais dit cela pour consoler Emelian, connaissant sa simplicité.

— C'est bien ce que je pensais, Astafy Ivanovitch. C'est en drap, Astafy Ivanovitch.

— Assurément. Si tu veux le porter, demande trois roubles, Emelian.

Après un silence, il m'appelle de nouveau.

— Astafy Ivanovitch !

— Quoi, demandai-je, Emelianouchka ?

— Vendez mon manteau, quand je serai mort. Ne m'enterrez pas avec. Je resterai comme cela. Ça vaut de l'argent qui vous sera utile.

Alors, monsieur, mon cœur se serra à un point... à un point que je ne puis dire. Je voyais bien qu'il se sentait mourir !

Une heure encore de silence.

Je le regarde de nouveau. Son regard ne me quittait pas. Cette fois encore, il baissa les yeux.

— Voulez-vous pas, lui dis-je, un peu d'eau, Emelian Iliitch ?

— Donnez, et que Dieu vous bénisse, Astafy Ivanovitch !

Je lui donnai à boire. Il but.

— Merci, qu'il dit, Astafy Ivanovitch.

— Faut-il encore quelque chose, Emelianouchka ?

— Non, Astafy Ivanovitch, rien. Et moi... je... cela...

— Quoi ?

— Cela...

— Quoi, cela, Emelianouchka ?

— La culotte... cela... C'est moi qui l'ai prise, Astafy Ivanovitch.

— Eh bien ! Dieu te pardonne, Emelianouchka, mon pauvre, ne te tourmente pas...

Et moi-même, monsieur, la respiration me manquait, et je pleurais. Je me détournai pour un instant.

— Astafy Ivanovitch...

...Je regarde : Emelian veut me parler, il se soulève, il s'efforce, ses lèvres remuent... Tout à coup il rougit et me regarde... Et

je le vois pâlir, pâlir, rejeter sa tête en arrière, respirer encore une fois, et rendre son âme à Dieu.

FIN.

TABLE



